

Yves-Marie Laulan

***LES FEMMES DEVANT LE DÉCLIN
DÉMOGRAPHIQUE***

Revue de
l'Institut de Géopolitique des Populations
n° 19

Institut de Géopolitique des Populations

L'Institut de Géopolitique des Populations a été créé le 7 février 2000 à l'initiative d'Yves-Marie Laulan, économiste, et de Jacques Dupâquier, membre de l'Institut de France. Plusieurs colloques ou dîners-débats ont été organisés par cette institution sur différents thèmes dont les actes ont été publiés sous la direction d'Yves-Marie Laulan dans la revue, à savoir :

1. *La population européenne et ses problèmes*, 10 décembre 1999, n°1.
2. *L'entreprise française devant les problèmes démographiques*, 19 mai 2000, n°2.
3. *Introduction à une géopolitique des populations*, n° spécial 3-4.
4. *Troisième âge et renouveau sociétal*, 19 mai 2001, n°5.
5. *Où va l'Afrique noire ?*, 13 décembre 2001, n°6.
6. *Réussir l'intégration des immigrés de la deuxième génération*, 16 mars 2002, n°7.
7. *La France en 2002 : un bulletin de santé démographique*, 18 juin 2002, n°8.
8. *Palestiniens et Israéliens : le facteur démographique*, 12 décembre 2002, n°9, disponible sur demande.

9. *Ces migrants qui changent la face de l'Europe*, 10 et 11 octobre 2003, n° double 10 et 11, L'Harmattan.
10. *Europe et Amérique victimes de leur démographie ?* 14 octobre 2004, n° 12, disponible sur demande.
11. *L'avenir démographique des grandes religions du monde*, 25 novembre 2004, n°13, F.-X. de Guibert.
12. *Immigration/Intégration : essai d'évaluation des coûts économiques et financiers*, 17 novembre 2005, n°14, L'Harmattan.
13. *La France peut-elle se contenter de ses taux de natalité actuels ?*, 2 février 2006, n°15, L'Harmattan.
14. *Vieillesse mondiale et conséquences géopolitiques*, 8 mars 2007, n°16, L'Harmattan.
15. *Croissance et inflation au XXI^e siècle*, 29 mai 2008, n°17, L'Harmattan.
16. *L'Europe face à l'Afrique noire : du choc démographique au choc des civilisations*, mai 2010, n°18, L'Harmattan.

Liste des auteurs

Florence Auriacombe, proviseur adjoint

Philippe Bourcier de Carbon, polytechnicien, démographe et économiste, ancien chercheur à l'INED

Janine Chanteur, professeur émérite de philosophie morale et politique à l'université de Paris-Sorbonne (Paris IV)

Gabrielle Cluzel, mère de famille

Marie Demay, médecin psychiatre, spécialiste de la famille

Marie-Thérèse Hermange, sénateur

Yves-Marie Laulan, président de l'Institut de Géopolitique des Populations

Dominique Marcilhacy, ancienne membre du CES, magistrat

Hélène Richard, femme politique

Joëlle-Anne Robert, secrétaire général de l'Institut de Géopolitique des Populations

Catherine Rouvier, professeur de droit public et de sociologie politique

Jeanne Smits, journaliste

Christian Vanneste, député, président de Famille Liberté

En guise de prologue

Le déclin démographique, en France comme en Europe, met de plus en plus en présence deux types de populations, celle d'origine et celle venue d'ailleurs. Ce qui est en cause est la survie, à terme, de nos sociétés et de leur identité. L'enjeu n'est pas mince.

Les précédents historiques, depuis la Rome du Bas-Empire jusqu'à l'aristocratie française du XVIII^e siècle, ne manquent pas. L'histoire nous apprend que les sociétés ou les classes sociales qui ne se renouvellent pas risquent fort de disparaître peu à peu.

Or la femme est biologiquement maîtresse de la reproduction. Elle a donc un rôle fondamental dans le renouvellement de la société. Mais ce rôle n'est que très imparfaitement assuré en Europe, en Russie et même aux USA depuis une trentaine d'années. Pourquoi ? Est-il possible d'identifier une responsabilité spécifique de la femme en matière de déclin démographique ?

Le paradoxe de la femme d'aujourd'hui est que plus la femme moderne dispose de temps, de loisirs et de confort, moins elle semble disposée à mettre des enfants au monde. Or, sans les femmes, pas d'enfants...

Ouverture

Christian Vanneste

Je suis ravi de vous accueillir aujourd'hui pour participer à ce colloque organisé par Yves-Marie Laulan au nom de l'Institut de Géopolitique des Populations. Je dois vous dire que je connais Yves-Marie Laulan parce que j'ai eu un grand plaisir de lecture. Il se trouve que je lis assez souvent. Un jour, je suis tombé sur *Les Nations suicidaires*. Cette lecture m'a beaucoup marqué. Je l'ai trouvée extrêmement juste, pertinente et alarmante. Comme elle correspondait à des inquiétudes qui naissaient en moi, je remercie encore Yves-Marie Laulan d'avoir écrit cet ouvrage. Je suis particulièrement heureux qu'il puisse donner cours à ses réflexions et aux vôtres au cours de colloque qui se déroulera toute la journée au salon Mars.

C'est un colloque, si j'ai bien compris, qui repose sur les femmes et le déclin démographique en posant la question politiquement incorrecte de savoir si les femmes sont responsables ou coupables de ce déclin démographique. Inutile de vous dire que, politiquement, je ne m'associe pas du tout à ce type de questions – j'ai déjà suffisamment de soucis.

J'ai fait un peu de philosophie dans mon jeune temps. Rappelons le problème essentiel qui se pose à tous les politiques – j'en suis et vous en avez été un peu aussi, Yves-Marie Laulan, me semble-t-il – de Platon à Ségolène Royal : la politique, c'est établir un ordre juste. Mais le problème est que l'ordre dit la hiérarchie et qu'aujourd'hui, quand on dit justice, on

sous-entend toujours égalité. Il y a donc un choc frontal entre ces deux notions. Dans la tradition, on avait toujours essayé de fonder l'ordre sur les différences et en montrant que ces différences justifiaient une certaine inégalité ou, tout au moins, une répartition équitable – ce qui ne veut pas dire identique. C'est plus difficile de nos jours, notamment parce que l'une des différences sur lesquelles on s'appuyait le plus souvent était précisément la différence des sexes.

Notre époque se caractérise par le refus de l'inégalité. C'est un combat de tous les jours. Il y a même un organisme, sur lequel je planche en ce moment puisque j'ai une mission d'enquête sur les hautes autorités administratives indépendantes, la HALDE qui est précisément chargée de lutter contre les discriminations et pour l'égalité. C'est une revendication très forte de notre époque. Le problème est que notre société a tendance à confondre le refus de l'inégalité avec la négation de la différence. Ce n'est pas tout à fait pareil, même si Rousseau, dans le *Discours sur l'inégalité* a introduit la confusion entre les deux questions.

Nous en sommes là. Cette question se pose aujourd'hui d'un bout à l'autre de la réflexion humaine. L'un de ceux qui pose le mieux la question est le pape Benoît XVI lorsqu'il s'attaque au relativisme. Qu'est-ce que le relativisme ? C'est précisément la volonté, quasiment entropique, de nier toutes les différences, de nier les sommets et les vallées, de dire que tout est égal, que tout se vaut et, par là même, qu'il n'y a plus aucune différence. Le problème n'est pas nouveau.

La question qui nous réunit aujourd'hui avait en effet déjà été abordée par Aristophane dans deux pièces. Dans la première, *Lysistrata*, Aristophane

faisait dire aux femmes quelque chose d'assez intéressant : « *Pour arrêter la guerre à laquelle les hommes se livrent sans arrêt, il faut que nous nous refusions à nos maris. Ils arrêteront ainsi de faire la guerre.* » Il y a deux aspects intéressants. D'une part, les femmes prennent l'ascendant sur les hommes en leur dictant leurs lois. D'autre part, il y a l'affirmation de la différence entre la vocation militaire, guerrière, belliqueuse des hommes et, au contraire, la volonté, le désir pacifique et maternel des femmes. D'une certaine manière, le problème de l'inégalité et de la différence est posé dans cette pièce. Dans une autre pièce, bien plus terrible encore, *L'Assemblée des femmes*, les femmes prennent carrément le pouvoir et font des lois. Je m'arrête là parce qu'Aristophane est un peu misogyne : les lois votées par les femmes ne sont absolument pas adaptées aux problèmes.

Je voudrais attirer votre attention sur le fait que notre époque est surtout marquée par la rencontre de deux idéologies qui paraissent appartenir au passé.

La première est le marxisme. Certains pensent qu'après la chute du mur de Berlin, le marxisme a disparu du paysage. Pas du tout. La mécanique marxiste, d'origine hégélienne, est toujours présente. Elle consiste à dire que ce qui caractérise les rapports humains, ce n'est pas la complémentarité, ce n'est pas l'harmonie, c'est la lutte entre le supérieur et l'inférieur. La logique de l'histoire est que l'inférieur l'emporte sur le supérieur. En remplaçant les classes par les sexes, on retrouve la logique du féminisme exalté des extrémistes. Dans le temps, on disait : l'économie appartient à l'industrie et l'industrie appartient aux prolétaires parce que ce sont les prolétaires qui

créent la richesse. Aujourd'hui, on dit : l'humanité appartient aux femmes parce que ce sont les femmes qui créent l'humanité, parce que ce sont elles qui l'enfantent. À la limite, elles pourraient presque se passer des hommes, à condition d'apporter quelques progrès technologiques et médicaux.

Ceci rejoint une autre idéologie que l'on évoque un peu moins - c'est dommage parce qu'elle est triomphante -, c'est le culturalisme. Dans le fond, le culturalisme tend à nier complètement la dimension biologique, génétique, naturelle de l'humanité pour prétendre que tous nos comportements sont dictés par l'éducation, par l'environnement culturel et que nous ne sommes des hommes et des femmes que parce que l'on nous a appris à être des hommes et des femmes, ce qui, dans le fond, n'est pas inscrit dans la nature. Dire ceci paraît énorme. Pourtant, cela se trouve dans des ouvrages extrêmement précis que je cite rapidement. J'avais lu avec beaucoup d'intérêt l'ouvrage de Margaret Mead, qui a été un des phares dans ce domaine, *Mœurs et Sexualité en Océanie*. Elle y montre que les femmes mundugumor sont de « véritables mecs », capables de tuer leurs enfants, les mâles, à la naissance parce que, dans cette société, c'est plus difficile d'être un homme que d'être une femme, tandis que les hommes Arapesh sont d'une gentillesse maternelle qui saute manifestement aux yeux. Tout cela est parfaitement culturel. Inutile de vous dire que Margaret Mead, qui a été très critiquée, a donné naissance à d'autres pensées de ce type, comme chez Simone de Beauvoir dans *Le Deuxième Sexe* ou chez Élisabeth Badinter, qui est toujours parmi nous et qui défend les mêmes idées. J'ai lu, il y a bien longtemps, *L'Amour en plus* qui défend exactement

les mêmes idées. On est femme uniquement par le conditionnement social, on est mère uniquement par le conditionnement social. « *On ne naît pas femme* », comme disait précisément Simone de Beauvoir.

À mon sens, ces deux idéologies ont gagné la bataille des idées et des mots. Pour cette raison, elles ne sont pas mortes. Apparemment, elles sont mortes, mais, en fait, elles sont mortes parce que, tout simplement, elles ont gagné. Toutes leurs idées sont présentes aujourd'hui. Par exemple, dans les débats parlementaires, nous avons voté dernièrement - j'étais l'un des quatre ou cinq membres de l'UMP à ne pas voter ce texte - la clause de l'européenne la plus favorisée. Comment voulez-vous aujourd'hui vous opposer à une loi pareille ? Ce texte n'est d'ailleurs pas une loi, mais a une portée purement déclarative. C'est un texte de résolution, et non pas de loi. Que dit cette clause ? À chaque fois qu'un texte sera plus avancé ou plus en progrès en Europe, nous devons l'adopter. Application simple : lorsqu'un pays permet l'avortement plus tard pendant la grossesse, c'est cette règle qu'il faut adopter tout simplement parce qu'elle est plus avancée en ce qui concerne la liberté féminine. Voilà exactement les conséquences qui découlent de cette idée.

J'ai parlé de l'avortement. Chacun aura remarqué qu'entre la loi Veil et aujourd'hui, l'avortement, qui était un droit de la détresse, est devenu un tabou. On n'a plus le droit de contester le droit à l'avortement comme étant l'expression la plus forte de la liberté féminine. Il y a quelques années, j'ai rencontré un exemple typique de ce problème lorsque j'ai apporté mon soutien à mon collègue Garraud qui avait défendu l'idée de l'IIG (interruption

involontaire de grossesse) qui prend en compte la situation d'une femme qui perd un enfant du fait d'un autre ; par exemple, lorsqu'un conducteur alcoolisé provoque un accident et fait perdre malheureusement son enfant à la femme qui le portait. Nous avons été violemment attaqués pour avoir défendu cette idée, comme si nous étions des criminels de nous attaquer non pas à l'auteur d'un accident, mais à la liberté de la femme d'avorter. Nous remettons en question un véritable tabou.

Certains vont très loin dans cette victoire des idées et des mots. Aujourd'hui, certains auteurs, assez intéressants, cultivent l'idée que nous sommes dans un monde féminin. Un auteur, qui fait beaucoup parler de lui en ce moment, Éric Zemmour, n'a pas écrit *Le Deuxième Sexe*, mais *Le Premier Sexe*. Il y explique que toutes nos valeurs sont devenues des valeurs féminines. Ce n'est pas le sujet d'aujourd'hui, mais il y a, par exemple, tout le problème du risque et de la précaution. Le risque est une valeur masculine dans notre tradition culturelle - je ne dis pas que c'est dans nos gènes. La précaution est une valeur maternelle, féminine. Aujourd'hui, on constate que la précaution l'emporte d'une manière tellement forte qu'elle s'est imposée dans la Constitution. Un autre auteur, Michel Schneider, a écrit un ouvrage que je vous conseille, *Big Mother*. Ce changement en accompagne un autre, celui de l'image véhiculée par la littérature, le cinéma, etc. Des images présentent aujourd'hui les femmes comme étant des hommes porteurs - porteuses ou « *porteuses* » ? - de valeurs masculines. Par exemple, Banuelos, la femme du couple d'*Assassins nés*, est encore plus violente que son mari. La scène où elle tue un homme d'une façon particulièrement violente est manifestement

l'affirmation de valeurs non féminines mais imposées sur l'idéal d'une femme.

Manifestement, il y a un problème. Ces idées ont gagné dans le ciel des idées. Mais elles n'ont pas du tout gagné dans la réalité. En effet, la situation des femmes est encore, dans la réalité, profondément inégalitaire. Les femmes ont des revenus moins importants que les hommes. Elles sont souvent dans une situation de plus en plus précaire. Les familles monoparentales ne concernent pas un homme avec ses enfants, mais une femme qui, la plupart du temps, a été abandonnée avec ses enfants. L'accès à l'emploi et à la responsabilité politique est aujourd'hui toujours très difficile pour les femmes. J'attire votre attention sur ce décalage entre l'idéologie, ce qui se passe au niveau des idées, et ce qui se passe dans la réalité concrète où la femme n'a pas tellement avancé dans sa situation, que ce soit par rapport aux études qu'elle suit ou par rapport au niveau auquel elle accède.

Cette situation ambivalente se combine avec le problème qui nous réunit aujourd'hui : la dépression démographique. Ce problème est beaucoup plus important que celui que je viens d'évoquer. Il concerne en effet tout simplement la survie de notre société, de notre civilisation - et de l'humanité, comme j'ai eu le malheur de le dire une fois.

Il est vrai que le problème est compliqué. Je me tourne vers les démographes présents dans cette salle. Aujourd'hui, je n'ai pas les idées très claires à ce sujet. Les chiffres montrent que les Allemands semblent avoir conservé, dans leur *pattern* de comportement, l'idée que la femme-mère doit avant tout être mère. C'est pourquoi elles vont moins vers le travail. Mais, curieusement, elles ont aussi très peu d'enfants parce qu'elles ne combinent pas

travail et enfantement. Les Françaises, qui travaillent beaucoup, ont curieusement aussi beaucoup d'enfants - un peu plus que les autres, en tout cas. Elles en ont suffisamment, semble-t-il, pour assurer le renouvellement de la population. Le problème est de savoir - je suppose que vous en parlerez aujourd'hui - s'il s'agit d'une réalité ou d'une illusion. La réalité serait que nous avons voté une excellente loi en 2003 qui a produit ses effets. Démographiquement, nous nous renouvelons. Peut-être que le démographe - je pense à Mme Tribalat - dira qu'il faudrait revoir les chiffres de l'immigration. C'est peut-être aussi de ce côté-là que se trouve la solution.

Pour conclure, à mon sens, deux problèmes se posent dans notre société. J'espère que vous allez contribuer aujourd'hui à répondre à ces problèmes. Le premier problème concerne notre avenir démographique et la lutte contre la diminution de la population, certes, mais aussi surtout le vieillissement de la population, qui se voit moins mais est beaucoup plus pesant. Pierre Chaunu disait que le monde est condamné si la femme répudie son désir d'enfant.

Le deuxième problème réside dans notre capacité à faire - c'est le moment ou jamais - deux mariages. On ne peut aujourd'hui parler raisonnablement du comportement humain qu'en mariant la génétique et l'éducation. Il faut en finir avec la logorrhée culturaliste. Regardez toutes les bêtises qui ont été dites, par exemple, sur un problème aussi important que l'autisme, tout ce que Bettelheim a pu raconter sur la responsabilité des mères dans la maladie autistique. On sait aujourd'hui que la génétique a la plus grande part dans ce type de maladie qui n'est pas une mais qui a des formes extrêmement

différentes. Le comportement a certainement sa part, mais pas exclusivement, dans ce type de maladie.

Le deuxième mariage est celui de l'égalité et de la différence. Personnellement, je pense qu'il est possible de faire en sorte que la revendication des femmes à l'égalité des droits se marie avec une reconnaissance de la différence des sexes, de la complémentarité des sexes. En tant que président de Famille et Liberté - c'est aussi à ce titre que je suis parmi vous -, j'estime que la famille traditionnelle est certainement le lieu de vie où ce mariage de la complémentarité et de l'égalité se réalise le mieux.

Introduction

Mais y a-t-il vraiment déclin démographique ?

Yves-Marie Laulan

Il est curieux de constater que les femmes, qui peuvent donner la vie, ou refuser de le faire, ne semblent guère se soucier de savoir pourquoi il en est ainsi.

En effet, dans la longue histoire des sciences humaines, il apparaît que seuls quelques hommes, au demeurant fort peu nombreux - responsables politiques ou démographes de profession -, se soient préoccupés des problèmes démographiques et de l'importance de la natalité pour le destin collectif d'une nation ou d'une société¹.

Pourquoi les femmes, fort actives et brillantes dans bien d'autres domaines de la pensée ou de la recherche, se sont-elles largement désintéressées de cette problématique ? Pourquoi, depuis Simone de Beauvoir jusqu'à Élisabeth Badinter, en passant par Simone Veil, ont-elles systématiquement appréhendé ce problème crucial uniquement sous l'angle du destin individuel de la femme en ignorant sereinement l'aspect démographique et sociétal² ?

¹ On pensera à Alphonse Landry et à Alfred Sauvy notamment, sans compter Pierre Chaunu ou Jacques Dupâquier.

² Comment ne pas être intrigué par le curieux paradoxe offert par ces deux dernières personnalités attrayantes et fort connues, d'origine juive, lesquelles, elles-mêmes mères de famille nombreuse, ne manquent pas d'encourager et de préconiser la stérilité pour les sociétés qui les ont vues naître ?

Certes, autrefois, les femmes étaient largement soumises à l'homme, père, mari ou fils. Elles sont aujourd'hui libres de leur corps, de leurs revenus et largement libérées de la pression sociale ou religieuse.

Qu'ont-elles fait de cette liberté ?

Or le déclin démographique en Europe (et en Occident) entraînera inéluctablement le déclin économique et géopolitique de nos sociétés. Dans quelle mesure les femmes en sont-elles conscientes et responsables ? Peut-on cerner l'attitude des femmes d'aujourd'hui devant le déclin démographique et leurs réactions ?

Mais d'abord, y a-t-il vraiment déclin démographique en France, en Europe et en Amérique ? Quand on interroge sur ce sujet d'éminentes personnalités féminines et non des moindres³, les surprises ne manquent pas.

Comment, dit-on communément, peut-on parler de déclin démographique alors qu'on peut lire dans toute la presse française que la France est « *championne d'Europe de la natalité* » ?

C'est là que l'on comprend que, pour instiller patiemment de fausses idées dans l'esprit de l'opinion publique, point n'est besoin d'instaurer un régime de type autoritaire comme l'Europe en a connu dans le passé. Il suffit de parcourir la presse française qui reproduit aveuglément les chiffres tirés, sans réflexion ni décryptage, des publications de l'INED ou de l'INSEE, lesquelles sont devenues sans conteste, en matière de démographie,

Qu'ont-elles fait du « *croissez et multipliez-vous* » de la Bible ?
Ou alors ce précepte serait-il uniquement à usage d'autrui ?

³ Entre autres, une ancienne secrétaire d'Etat à la Culture, historienne de surcroît.

d'authentiques officines de désinformation statistique⁴.

Mais examinons ces chiffres d'un peu plus près.

Le déclin démographique aux États-Unis ? En 1960, l'Américaine avait, en moyenne, 3,6 enfants. En 1980, ce chiffre avait été ramené à 2 enfants par femme. Aujourd'hui, il est tombé à 1,8 et encore avec le concours des populations d'origine noire et hispanique. À telle enseigne, que de nos jours, les Américains d'origine européenne représentent moins de la moitié de la population des États-Unis. D'où l'élection de Barack Obama comme en témoigne l'analyse des résultats électoraux des dernières élections présidentielles aux États-Unis⁵. Mais ceci est une autre histoire.

En Europe, les chiffres sont les suivants : Allemagne : 1,4 enfant par femme ; Italie : 1,3 ; Espagne : 1,3 ; Portugal : 1,5. Il y a bien déclin démographique en Europe.

Dès lors, avec 1,89 enfant par femme, la France est bien « *championne d'Europe de la natalité* ». Ce qui est vrai sur le plan statistique. Mais, pour obtenir une vision plus réaliste de ce tableau attrayant, il convient de préciser que ces chiffres flatteurs ne sont obtenus qu'en prenant en compte : a) la natalité des Départements et Territoires d'Outre-Mer, Guyane, Réunion, Martinique et Guadeloupe (bientôt Mayotte !) ; b) et aussi et surtout celle des populations d'origine immigrée, naturalisées ou non. Ce que l'INSEE et l'INED se gardent bien de souligner.

Ce qui donne alors le tableau suivant. Sur 831 000 naissances enregistrées en 2006, les naissances

⁴ Avec, bien entendu , la complicité bienveillante des pouvoirs publics.

⁵ Au demeurant, un excellent président.

d'Outre-Mer représentaient 34 000 ; les naissances provenant de ménages immigrés atteignaient un chiffre de 135 000 (17 % du total), soit au total 169 000. Ce qui ramène les naissances venant de la population d'origine ou autochtone à un chiffre relativement modeste de 663 000⁶. Cela est quand même moins spectaculaire que le titre de « *champion d'Europe de la natalité* » dont se rengorge la presse.

La conséquence de cette situation est claire : Michelle Tribalat, directeur de recherche à l'INED, à la réputation de démographe rigoureuse et honnête, publiait en 2007 dans la revue *Commentaire* (car les colonnes de la revue de l'INED lui avaient été fermées), qu'en 2005, il y a cinq ans, les jeunes de moins de 20 ans d'origine étrangère représentaient en Ile-de-France 31 % de la population jeune d'Ile-de-France, 18 % pour la France tout entière. Or il est généralement admis qu'un enfant né une année donnée devient un adulte dix-huit ou vingt ans plus tard. Ce qui veut dire que dans quelques années 1 Français sur 5, ou davantage, sera d'origine étrangère. Cela n'ira pas sans conséquences majeures sur bien des plans.

Il est, certes, permis de considérer que ces naissances d'origine étrangère représentent un élément positif pour précisément limiter le déclin démographique de notre pays (rappelons qu'une population se reproduit à l'identique avec un chiffre de 2,1 enfants par femme). Ce qui est vrai. Mais il n'échappera également à personne qu'une mutation de société d'une telle ampleur, en fait, sans précédent historique, pose aussi un immense défi

⁶ Pour un taux de fécondité - impossible à calculer en l'absence de recensement (supprimé par Lionel Jospin en 1999) - mais que l'on peut estimer autour de 1,6-1,7 (Jacques Dupâquier).

d'intégration, qui est, pour l'instant, loin d'être relevé, et un risque non moins considérable de désintégration sociale si ce défi ne l'est pas promptement et dans des conditions satisfaisantes⁷.

Ceci étant, ces jeunes, ces bébés d'origine étrangère ne sont pas tombés du ciel. S'ils sont là, c'est bien parce que les Françaises d'origine n'ont pas eu assez d'enfants. Il y a donc bien eu déclin démographique en Occident, en Europe et en France aussi. Pourquoi en a-t-il été ainsi ? Il faut aller au-delà des simples statistiques pour tenter de le savoir.

⁷ Certains immigrés soutiennent que notre société est « *immorale* ». Le malheur veut qu'ils ont, en partie, raison. Mais comment intégrer des étrangers en leur présentant un modèle sociétal jugé honteux ou dégradant ?

**Le monde politique et les élus
devant les problèmes
démographiques,
la vie de famille
et la condition des mères de famille**

Marie-Thérèse Hermange

Je vous remercie de m'avoir sollicitée pour évoquer une question fondamentale pour notre pays : l'avenir de notre déclin démographique. Auparavant, je voudrais situer le débat avec quelques chiffres. Alors qu'émergent sur la scène mondiale les nouveaux géants démographiques du XXI^e siècle qui devraient compter plus de 9 milliards d'habitants en 2050, notamment la Chine et l'Inde qui cumulent d'ores et déjà 40 % de la population de la planète, se dessine aujourd'hui sur le continent européen le vieillissement de la population qu'accompagne un bouleversement impressionnant de la distribution de la population. Des États comme l'Allemagne, l'Italie ou l'Espagne vivent un véritable suicide collectif. Comme le disait Yves-Marie Laulan, ces pays se trouvent sur un véritable volcan démographique, plus que la France même si elle est aussi confrontée à ce problème. Par exemple, avec un taux de fécondité de 1,3 par femme, l'Allemagne, dont la puissance a pendant des décennies fait trembler l'Europe, est passée du 7^e au 14^e rang mondial. La problématique est similaire dans tous les pays de l'Europe. Et l'élargissement de l'Union

européenne n'a produit aucun retournement de tendance.

Surtout, cet hiver démographique se cumule avec, de la part de l'ensemble des responsables - politiques, sociaux, médicaux, ainsi que les parents -, un refus de voir le non-renouvellement des générations. En effet, la théorie du déclin démographique est contestée par les tenants malthusiens de l'écologie profonde. La problématique fondamentale se trouve là. En effet, alors qu'on encense la théorie de l'écologie - celle de l'arbre coupé et de la nature qui fera un scandale si, demain, on coupe quatre arbres dans cette cour -, la véritable problématique est l'écologie de l'homme : sa vulnérabilité, sa venue au monde, son handicap, la prise en charge des personnes âgées. Il y a un refus de voir. Chacun en porte une part de responsabilité. C'est ce refus de voir et cette omerta démographique qui faisaient dire à Raymond Aron il y a quelques années : les Européens sont en train de se suicider par dénatalité. À ceci s'est conjugué dans un certain nombre de pays, avec un modèle parental dont notre génération porte une part de responsabilité, le mythe de la famille parfaite qui évolue encore aujourd'hui : deux parents, deux enfants. C'est ce qui nous a conduits à la situation actuelle.

Il ne s'agit pas pour autant de montrer du doigt les femmes, responsables indirectes de la baisse de la natalité. Mais, dans une société où ses efforts pour être traitée d'égale à égal avec l'homme mènent à sa plus grande solitude, la femme se débat entre sa situation matrimoniale, ses enfants à charge et sa vie professionnelle. Il serait tout à fait simpliste de dire que le travail des femmes est la cause exclusive du déclin démographique tant les

liens entre taux d'activité et fécondité font encore débat. Notre système d'allocations familiales contribue au niveau du taux de fécondité peut-être plus élevé qu'ailleurs. Dans mon entourage proche, je connais des parents qui ont des familles de sept et dix enfants, dont certains viennent de pays européens. Ils me disent que, jamais en Italie ou en Espagne, ils ne pourraient survivre parce que le système d'allocations familiales n'est pas similaire. Notre système d'allocations familiales permet donc encore à un certain nombre de familles nombreuses de pouvoir vivre sur notre territoire.

Mais le système est pervers au niveau de la conciliation de la vie familiale et de la vie professionnelle. Je me suis battue à ce sujet pendant vingt ans lorsque j'étais à la Mairie de Paris. Vous savez que les élus locaux peuvent mettre en place des prestations facultatives. J'y suis arrivée seulement les trois dernières années de mon mandat. Je me suis battue avec l'ensemble des autorités, Jacques Chirac, Jean Tiberi, les directeurs des finances de la Ville, pour dire que notre système de prise en charge de l'enfant lorsque la femme travaille est un système pervers. Seules les femmes qui bénéficient de certains moyens financiers ont véritablement le choix de leurs modes de garde. Pourquoi ? Une place en crèche collective coûte environ 3 000 euros par an à chaque contribuable, hors investissement. Cela veut dire qu'aujourd'hui, pour une collectivité, la question qui se pose est la suivante : si Paris compte 40 000 enfants de moins de trois ans susceptibles d'être gardés parce que les femmes travaillent, crée-t-on 40 000 places de crèche ? Économiquement et évidemment, non. Du point de vue du coût pour la collectivité, non. Il faut savoir que 5 000 personnes travaillent dans les

crèches de la Ville de Paris. Elles arrivent à l'âge de 15-16 ans, après un BEP, et elles sont prises en charge par la collectivité jusqu'à la fin de leurs jours. Ces coûts sont tout à fait conséquents. Il y a un différentiel, mais, en même temps, c'est pour les familles le mode de garde le moins cher. J'ai toujours préconisé un système qui, pour les mêmes revenus, permette à la collectivité d'offrir ce différentiel à celles et à ceux qui choisissent de faire garder leur enfant à domicile ou par une assistante maternelle. Mais cela n'intéresse personne. La création d'une prestation pour une mère n'est pas visible. Il vaut mieux pouvoir dire qu'au cours d'un mandat, on a créé x places de crèche. D'autre part, la Caisse d'Allocations Familiales n'aide les collectivités locales que lorsqu'il y a des prises en charge collectives, par exemple un système d'assistantes maternelles de 5 personnes. À Paris, *in fine*, j'avais réussi à convaincre Jean Tiberi, trois ans avant la fin de mon mandat, de créer une prestation différentielle qui, à l'époque, allait de 700 à 2 500 francs par mois. Dans le XV^e arrondissement, par exemple, en une année, 980 familles en bénéficiaient. On ne crée jamais 980 places de crèche dans le XV^e arrondissement pendant un, deux ou cinq mandats. De toute façon, le système est également pervers. La situation de travail des femmes ayant des enfants à charge n'incite pas à faciliter la vie des femmes qui ont choisi de concilier vie familiale et vie professionnelle. Nos systèmes de mode de garde sont malgré tout les plus performants. L'Allemagne a un système qui est totalement différent, ce qui induit des problèmes au niveau de leur taux de fécondité.

Une deuxième problématique est tout à fait importante. À la problématique des politiques

familiales, s'ajoute aujourd'hui celle de la maîtrise de la procréation. Dans un pays comme l'Italie, il y a aujourd'hui autant d'immigrés qu'il y a eu d'avortements, soit 4 millions. En France, on retrouve exactement la même problématique. D'ailleurs, si tous les enfants des 200 000 à 250 000 avortements par an étaient nés aujourd'hui, peut-être que le problème des retraites se poserait autrement. L'avortement se conjugue avec la maîtrise de la fécondité qui fait, comme l'expliquait tout à l'heure Yves-Marie Laulan, que l'on a des enfants de plus en plus tard afin de préserver sa carrière professionnelle et d'avoir une maternité choisie. De même, les méthodes diagnostiques de fécondation *in vitro* (diagnostic prénatal, diagnostic préimplantatoire) font qu'un certain nombre d'enfants ne naissent pas. Concernant la problématique de la trisomie 21, par exemple aussi, 75 000 amniocentèses sont pratiquées par an. Cet examen a des conséquences invasives pour la femme. On estime entre 400 et 750 le nombre de fausses couches d'enfants qui n'auraient pas été trisomiques. À ceux-là s'ajoutent les 395 enfants qui, chaque année, sont supprimés parce que trisomiques.

Dans la problématique de la vie familiale et de la vie professionnelle, la politique familiale en France apparaît comme ambitieuse mais ne va pas toujours au bout de la démarche. La norme étant que la prise en charge de la vulnérabilité revient à la collectivité, avec le système des crèches, on ne veut pas laisser l'espace familial, pourtant plus performant, pour éduquer les enfants. Le développement conséquent de l'avortement fait qu'aujourd'hui celles et ceux qui s'élèvent contre ces pratiques excessives sont mis au ban de la société, comme si le droit à

l'avortement était une valeur. Face à tous ces phénomènes, on a une problématique qui devient de plus en plus prégnante pour notre société et pour les femmes.

Quelque part, nous sommes à un tournant. En effet, un certain nombre de responsables qui, par exemple, ne partagent pas ce que je dis en matière d'IVG s'interrogent aujourd'hui sur les excès. On s'interroge sur les excès, on développe une politique de contraception excessive. Mais les consciences bougent. Je trouve que le terme d'Yves-Marie Laulan parlant de « *volcan* » ne doit pas seulement s'appliquer à la problématique démographique. C'est aussi un volcan sociétal qui pourrait permettre, comme sur l'affaire de la burqa, l'alliance d'une riposte laïque et d'une riposte d'un autre front. Quelque chose pourrait être en train de naître autour de cette problématique de femme et démographie. Je ne sais pas comment. L'idée me vient en vous parlant. Mais il y a quelque chose à faire naître pour, en tout cas, éveiller celles et ceux qui ont aujourd'hui entre 20 et 30 ans et auxquels nous devons un autre discours que celui tenu par ma génération après 1968. Nous avons une responsabilité.

En tant que femme, responsable politique, mère de famille et grand-mère, je suis tout à fait ouverte à une réflexion qui ferait bouger en ce domaine les consciences, qui affirmerait que la source de la vie est importante pour une famille, pour une société et aussi pour le continent européen. En tant que femmes aussi, nous avons une responsabilité.

Je vous remercie de votre attention.

Comment concilier maternité et engagement politique ? La place et le rôle de l'homme dans le couple et la vie de famille

Hélène Richard

Je n'avais pas envie de faire du temps qui m'était imparti un résumé d'ouvrages que j'aurais pu lire, mais plutôt de vous livrer un message un peu plus personnel, fait d'anecdotes, de réflexions et de rencontres.

Lire un livre de démographe et se rendre compte que l'Europe est confrontée à un problème de natalité, c'est très bien. Ceci dit, il faut regarder les choses en face. Ce n'est pas la lecture d'un tel livre, aussi bien écrit et aussi alarmiste qu'il puisse être, qui peut donner aux hommes et aux femmes l'envie d'avoir des enfants. Avoir un enfant fait appel à l'émotionnel, pas à des chiffres ou à une abstraite notion de devoir. On ne fait pas un enfant parce que telle ou telle personne nous dit qu'il faut en avoir ; on ne fait pas un enfant parce que c'est à la mode et on ne fait pas non plus un enfant parce qu'on a conscience que la survie d'un peuple en dépend.

Pour moi, le fait d'avoir des enfants m'a toujours semblé naturel et aller de soi. Mais, à vrai dire, je m'étais souvent posé la question de savoir pourquoi je n'avais pas plus de points communs avec des femmes qui avaient autant d'enfants que moi qu'avec des femmes qui n'en avaient aucun. Ou encore, pour poser le problème autrement, pourquoi

j'avais autant de points communs avec des femmes qui n'avaient pas d'enfants qu'avec des femmes qui en avaient autant que moi. J'en étais arrivée à me dire que c'était, sans doute, parce que j'étais, certes, une maman, mais que j'étais aussi, surtout et depuis plus longtemps, une femme.

Je me suis longuement demandé comment j'allais traiter ce sujet puisque la façon dont je réussissais à concilier mon rôle de maman, mon rôle d'artiste, mon rôle de dirigeante politique, mon rôle de femme aussi, avec toutes ces petites et grandes choses qui font le quotidien, me paraissait naturelle et évidente. À vrai dire, s'il m'était déjà arrivé de trouver curieuses les questions du style : « *Mais comment fais-tu ?* », de bonne foi, j'avais toujours répondu que c'était, sans doute, plus facile d'avoir six enfants qu'un seul, que c'était juste une question d'organisation... Bref, mes réponses laissaient mes interlocutrices aussi perplexes que leurs questions me semblaient saugrenues.

La proposition qui m'a été faite tombait donc à point nommé pour qu'enfin je me mette, si ce n'est à étudier la vie de mes semblables, tout du moins à oser leur poser des questions, des questions sur leur rapport à l'enfant et à la natalité, sur leur façon d'articuler leur vie aussi.

*

J'ai rencontré une vingtaine de femmes, vingt histoires différentes, que je ne vais pas vous raconter les unes après les autres, mais dont j'ai extrait des bribes significatives.

Je leur ai demandé ce que signifiait pour elles la notion de famille ; ce que représentait, pour elles, le fait d'avoir ou pas d'enfant ; leurs envies, leurs

regrets, leur vie ; l'équilibre qu'elles avaient réussi à instaurer, ou pas, entre vie familiale, vie professionnelle et vie personnelle. Pas une de ses femmes ne se ressemblait ; pas une n'avait la même histoire ; rarement avaient-elles la même façon de vivre ; mais toutes avaient un point commun : se poser ou de s'être posé à un moment donné la question centrale, celle du couple et, plus exactement, celle de l'homme.

Pour une de ses femmes, la réponse était de nature économique : ce couple n'avait pas les moyens d'avoir un enfant, réussissant difficilement à survivre financièrement à deux, en allant pourtant à l'essentiel, et sans dépenses superflues.

Trois d'entre elles ont des enfants tous les ans, ou tous les deux ans, parce que ça fait partie de leurs traditions, de leurs traditions religieuses qui veulent qu'elles n'utilisent aucun moyen de contraception. Une volonté divine. Elles ne sont pas dans le désir ; elles sont dans l'acceptation.

Mais la plupart de ces femmes n'ont eu qu'un ou deux enfants et n'en auront pas d'autres, bien que leur désir d'enfant ne soit pas mort. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'elles ne réussissent déjà plus à vivre ; à avoir des moments où elles ne pensent qu'à elles ; parce qu'elles ont déjà un tel poids sur les épaules qu'elles ne peuvent envisager de se laisser submerger par une autre maternité.

À travers leurs témoignages, quelque chose apparaissait de façon limpide : elles n'avaient pas envie d'élever seules leurs enfants. On ne fait pas des enfants seules, on les fait pour les élever avec un homme et encore faut-il trouver ce père.

Toutes ces femmes avaient, ou avaient eu, un géniteur pour leurs enfants, un homme avec lequel elles vivaient. Mais pas un homme qui était

disponible, disponible pour les aider à s'occuper des enfants ; disponible pour s'en occuper seul parfois ; un homme sur qui elles puissent compter ; un homme qui les laisse vivre ; un homme qui les laisse libres, libres de sortir, libres d'avoir besoin de solitude, libres de ne pas tout dire, de ne pas rendre de comptes alors qu'elles, à l'inverse, disaient savoir laisser à l'autre sa part de mystère, sa part de liberté.

Avoir des enfants, fonder une famille, c'est un travail d'équipe, un tandem. On ne fait pas cavalier seul.

Une femme a le droit de choisir, le droit de choisir d'avoir ou pas des enfants ; le droit de ne pas avoir envie d'être seule à s'occuper d'un bébé, d'enfants qui grandissent ; d'avoir à s'occuper des devoirs ; elle a le droit de ne pas trouver épanouissant de faire à manger ou de faire le ménage.

Avoir un enfant, ce n'est pas uniquement le porter neuf mois dans son ventre ; c'est l'élever, c'est-à-dire l'aider à grandir, l'aider à grandir de façon optimale, de façon saine. Et cela ne peut se faire dans de bonnes conditions si l'on est fatiguée, triste, éprouvée, seule. Je ne vois pas plus sage décision, plus mature aussi, que de décider de ne pas avoir d'enfants si on sait, à l'avance, qu'ils seront un poids.

Les enfants ressentent tout. Ils seront un jour des adultes. Si on veut qu'ils puissent œuvrer pour changer le monde dans lequel on vit, le rendre plus juste et moins laid ; si nous voulons être les pères et les mères de ce que j'ai envie d'appeler « *cette autre jeunesse* », encore faut-il leur en donner les clés et ne pas les accabler de poids trop lourds pour eux. Si on veut leur donner l'envie d'avoir un jour,

eux aussi, des enfants, peut-être ne faut-il pas leur faire croire qu'avoir un enfant signifie cesser d'exister soi-même. On ne doit pas faire peser un poids sur l'existence de son enfant, un poids de culpabilité. On ne doit pas non plus être un poids pour lui. Il n'a pas à porter nos errances ni nos états d'âme ; il n'a pas à payer le prix de nos erreurs ou de nos choix.

Le rôle de l'homme n'est pas de seconder sa femme. Il est d'être aussi présent qu'elle.

Être aussi présent dans tous les moments importants, bien entendu, mais aussi dans tous ces petits riens qui font la vie de tous les jours, dans toutes ces petites choses parfois assommantes que l'on nomme le quotidien. Je me suis rendu compte que, pour beaucoup de femmes, l'homme était absent. Or le rôle de l'homme ne se limite pas à apporter une situation financière confortable à sa famille.

Un enfant se structure avec un homme, son père, et une femme, sa mère, à ses côtés, et ce, tout au long de son enfance, de son adolescence, jusqu'à ce qu'il devienne un adulte. Et si ce rôle est important pour l'enfant, il est aussi excessivement important pour la mère, la femme.

S'il est bon de rappeler qu'on ne fait pas un enfant pour soi, il faut admettre aussi que la vie d'une femme ne s'arrête pas à ses enfants. Lorsqu'ils seront grands, ils partiront. La femme aura besoin de retrouver une vie, sociale, affective, professionnelle. Ce sera d'autant plus difficile si elle n'a pas conservé cette vie durant ces « *années de maman* ».

Pour donner envie aux femmes d' avoir des enfants *et aussi envie aux hommes que leurs*

femmes aient des enfants, il faut aussi se demander quel visage leur est offert. Ce qu'elles peuvent déceler à travers cette vitre derrière laquelle elles aperçoivent des femmes devenues mères auxquelles, un jour peut-être, elles décideront de ressembler.

Quand je vois toutes ces femmes qui, du jour au lendemain, deviennent vieilles - les sorties des classes en sont pleines -, ça ne donne guère envie.

Avoir des enfants seule n'est pas une bonne chose pour l'enfant. Mais avoir un mari absent équivaut à avoir des enfants seule. Ce n'est constructif, ni pour l'enfant, ni pour la femme, ni même pour l'homme (sur qui rejaillissent inévitablement un jour ou l'autre toutes sortes de griefs). Le père est celui qui, quand l'enfant vient de naître, a ce rôle tout à fait symbolique de couper le cordon. Au fur et à mesure que l'enfant grandit, il a celui de détacher la mère de cette exclusivité. C'est celui qui doit être là pour la laisser, lui ordonner presque parfois, de redevenir une femme.

Les femmes qui me connaissent savent que je peux parfois m'absenter plusieurs jours, voire plusieurs semaines si je dois partir à l'autre bout du monde, sans que cela ne pose le moindre problème, ni à mes enfants, ni à leur père. Que je peux aussi faire la fête jusqu'à 4 heures du matin avec mes amis et faire la grasse matinée le lendemain, sans me préoccuper le moins du monde du repas, qui sera prêt ; inversement, moi, je suis capable de me dégager du reste et d'être là à 100 % quand il faut et ce n'est jamais une corvée. Je ne suis pas une privilégiée. J'ai juste l'existence que j'ai choisie, avec six enfants, qui ne sont pas tombés du ciel, mais que j'ai désirés, choisissant également le moment où j'ai

voulu les avoir, une existence hors normes et inclassable.

Et je ne peux m'empêcher de dire que si cette façon de vivre, comme tout ce qui sort des sentiers battus ceci dit, éveille la curiosité, l'intérêt, l'envie, elle est aussi, parfois, sévèrement jugée. Car il faut bien admettre que les gens heureux dérangent et surtout que la notion de « *normalité* » a la vie dure. Dans la tête des gens, il y a souvent ce qui se fait et ce qui ne se fait pas ; des cases où classer les gens en fonction de stéréotypes clairement définis et ceux qui ne rentrent pas dans les cases sont, excusez le terme, « *emmerdants* ».

Les premiers à pourfendre le « *politiquement correct* » ne se rendent d'ailleurs souvent pas compte à quel point ils peuvent être, eux aussi, tellement rétrogrades, archaïques, arc-boutés à des convenances et des appréhensions d'un autre âge, si proches parfois de ceux qu'ils croient combattre. La femme n'est pas une esclave et, parfois, je me dis que je ne vois pas tellement de différence entre une femme obligée de se cacher sous un sac-poubelle avec juste des fentes pour les yeux et une femme qui doit mettre au monde tous les dix-huit mois un enfant sans jamais se demander si c'est ce qu'elle souhaite.

Laissez-moi vous raconter une anecdote. Il y a quelques semaines j'ai croisé, par hasard, un homme que je connaissais et j'ai pris des nouvelles de sa femme, par politesse. Il m'a répondu de but en blanc quelque chose qui m'a choqué, et je cite : « *Elle est grosse comme tous les deux ans* ». Surprise, non pas par le fait que sa femme soit enceinte, mais par la façon dont il en parlait. Je lui ai demandé pour quand était le bébé, il ne savait pas ; ma dernière question a été de lui demander si elle

allait bien ; ce à quoi il m'a répondu qu'il ne voyait pas pourquoi elle n'irait pas bien puisqu'elle restait à la maison tout le temps, ayant juste à s'occuper de faire l'école aux cinq autres... Une anecdote n'est pas une généralité évidemment. Néanmoins ce type de comportement existe.

Et, dans l'absolu, j'ai beaucoup de mal à voir comment ce style de vie peut donner envie aux femmes aujourd'hui.

Attention, je ne suis pas en train de dénigrer ou de prétendre que tel ou tel style de vie est meilleur que tel autre. Je dis juste que si quelques femmes acceptent cette façon de vivre et que, parmi ces femmes, certaines s'épanouissent réellement tout simplement parce que seul le don de soi les intéresse, c'est très bien. Mais personne ne peut prétendre que cet exemple est un modèle de société.

Il y a une chose qui va peut-être en surprendre certains, mais je ne suis pas inconditionnellement favorable aux familles nombreuses car je considère *que l'on ne doit pas subir un enfant*. On doit pouvoir choisir *si* on veut et *quand* on veut être maman, et surtout être parents. Car un enfant, je le répète, ne se fait pas seul mais à deux ; il ne grandit pas seul, mais entouré de ses deux parents. C'est une responsabilité que de décider d'avoir un enfant ; on ne le fait pas égoïstement pour soi ; ça a beau être une question d'émotion, comme je le disais tout à l'heure, *ce n'est pas un caprice*.

On ne fait pas un enfant pour soi ; on le fait pour l'élever, le hisser vers le haut, le faire grandir. On n'a pas le droit de faire égoïstement un enfant ou, tout aussi égoïstement, plein d'enfants, sans pouvoir ou sans vouloir leur consacrer le meilleur. Le meilleur ne veut pas dire tout ; ne veut pas dire le

plus d'argent possible pour lui payer les dernières baskets à la mode ou la super école privée ; le meilleur c'est le temps et l'écoute, l'attention, la compréhension, l'amour et l'éducation d'une mère ET d'un père. Et cela, *ni au détriment de la vie de son père, ni au détriment de la vie de sa mère*. On ne donne que ce qu'on a. Et pour être capable de donner, encore faut-il recevoir l'énergie, la reconnaissance, le bien-être, etc. que seule une vie personnelle épanouie peut apporter.

Il faut se souvenir d'une chose : la femme européenne est une femme libre. Et si le XIX^e siècle et la morale bourgeoise n'ont fait qu'asseoir un assujettissement de la femme à son mari, on ne peut s'empêcher de penser que cela est allé de pair avec l'augmentation du divorce et du mal-être féminin. Privée de liberté, la féminité se meurt et la femme avec. Ou alors elle choisit la rébellion à outrance, quitte à en payer un prix fort, l'assujettissement non plus à un homme mais au système capitaliste libéral et à ses lois.

Le seul moyen pour que les femmes fassent à nouveau des bébés est que les hommes soient des hommes et les femmes des femmes. Un homme est quelqu'un qui doit savoir se battre ; c'est quelqu'un qui doit être suffisamment fort pour assumer sa vie, celle de sa famille et le bien-être de la mère de ses enfants.

Il serait bien présomptueux de vouloir tracer un portrait de l'homme idéal. D'une part, chacun sait bien que le prince charmant n'existe pas. Par ailleurs, et plus sérieusement, les besoins et les désirs de chacun sont tellement différents qu'il serait vain de vouloir ériger un principe d'uniformité qui aurait valeur de « *mètre étalon* » sur l'échelle de l'homme parfait.

Non, j'ai simplement, par des mots clés, même si cette expression ne me convient qu'à moitié, relevé dans mes conversations avec grand nombre de femmes, de mamans, et noté toute une série de manques, de besoins, parfois aussi de regrets.

Regrets de ne pas avoir mis au monde la famille nombreuse qu'elles rêvaient d'avoir tout simplement parce qu'elles s'étaient heurtées à un quotidien trop dur pour elles, mais parfois aussi au refus de l'homme qu'elles avaient choisi pour père à leurs enfants d'agrandir cette famille comme elles le désiraient. Combien en ai-je entendu dire qu'elles avaient dû « *négocier* » le petit dernier ?...

J'ai acheté ce livre d'Irène Vilar, *Maternité avortée*, paru aux éditions Balland il y a quelques semaines. Cette Américaine d'origine portoricaine raconte sa propre histoire. L'histoire d'une femme ayant avorté des dizaines de fois car l'homme qu'elle aimait et dont elle était excessivement dépendante refusait catégoriquement d'avoir le moindre enfant. Elle ne put avoir deux filles que lorsqu'elle réussit à rompre cette relation destructrice avec cet homme. Le seul rapport que cet exemple, ou plutôt ce contre-exemple, ait avec mon sujet d'aujourd'hui, est qu'il confirme, s'il en était encore besoin, que concevoir un enfant ne se décide pas seule mais à deux.

Cette femme a choisi délibérément d'être enceinte à de nombreuses reprises puis de recourir systématiquement à l'avortement. Ce livre a été vilipendé. La première réaction du « *public* » des lecteurs, ou des non-lecteurs d'ailleurs, a été de juger cette femme. Or la question n'est pas de la juger, de dire si ce qu'elle a fait est bien ou pas. Ce qui transparaît aussi à travers ce livre, c'est que, si elle n'a pas eu ces enfants, qu'elle désirait tout de

même, c'est parce qu'à ses côtés, elle n'avait pas d'homme prêt à les accueillir et à les élever. Elle était juste aux prises avec un amour exclusif et destructeur qui ne laissait pas la place à l'enfant.

Tout est lié. Sachant pertinemment qu'elles n'ont pas trouvé ou qu'elles ne trouveront pas l'homme qui leur permettra de mener de front plusieurs vies, certaines femmes préfèrent renoncer d'abord à leur rôle de maman, quitte à combler sur le tard un besoin ou un désir d'enfant. Elles s'y prennent alors à la quarantaine, n'en ont qu'un, le couvant à outrance et n'en faisant pas l'homme ou la femme qui, demain, sera prêt à relever les défis de notre siècle.

Il ne faut pas non plus perdre de vue qu'une femme qui a des enfants à mater, n'a pas besoin d'avoir en plus un homme à mater. Sinon, il est évident qu'elle ne trouvera pas le moindre espace personnel pour s'occuper d'elle-même. Et, sur ce point précis, ce sont bien les femmes en tant que mères qui sont les premières fautives.

Car, finalement, si, aujourd'hui, peu d'hommes sont capables d'offrir assez de solidité à leur femme, assez d'aide et de soutien ; s'ils sont, eux aussi, tellement infantilisés qu'ils sont une charge supplémentaire pour leur épouse et ne sont donc pas capables d'offrir un vrai modèle masculin à leurs enfants ; c'est peut-être bien la faute de ces mères qui, à trop couvrir leurs fils, à trop les empêcher de jouer à la bagarre, de se salir et de grimper aux arbres, en ont fait des espèces d'hybrides à corps d'homme (et encore pas toujours...) et, à l'intérieur, excessivement féminins et avides de protection.

Les « *mamans poules* » ultraprotectrices ont tendance à m'énerver. Oui, le monde dans lequel on vit est moche, oui, la société peut être dangereuse.

Et alors ? Ce n'est pas en coupant nos enfants de ce monde qu'ils découvriront de toute façon un jour ; ce n'est pas en les élevant dans une espèce de bulle dorée, un microcosme où ils ne seraient jamais confrontés au réel, que nous les aiderons. Au contraire, s'ils se trouvent parachutés du jour au lendemain dans le monde réel, ils risquent de se prendre un drôle de retour de boomerang. C'est un peu se retrouver sur un ring, non seulement sans savoir boxer, mais, en plus, sans protections ! Là aussi, le père a un rôle à jouer, à lui aussi de couper le cordon ombilical, à forcer la mère à laisser vivre son enfant et à apprendre à ce dernier à se battre.

Cela me fait penser à une autre anecdote. Une maman que je rencontre incidemment à la sortie des classes me dit qu'elle va changer son fils de collège à la rentrée. Première version : il se fait taper. Au bout de cinq minutes, autre version : il se bat, il se fait taper, certes, mais il rend les coups quand même. Le problème de cette mère est qu'elle refuse catégoriquement que son fils se batte. Quand je disais, il y a un instant, que le problème actuel des hommes, qui ne sont plus des hommes, vient aussi, et sur-tout, de l'éducation des mères. Et c'est cette même maman qui me disait quelques semaines plus tôt : *« J'aurais vraiment aimé avoir plein d'enfants comme toi, mais ce n'est pas possible, mon mari ne m'aide pas ; c'est une vraie loque, pire qu'un enfant... »*

Si j'avais un message à faire passer, ce serait celui qu'il est tout à fait possible d'avoir une famille nombreuse ; d'être épanouie ; d'avoir une vie professionnelle, personnelle, des rêves que l'on refuse de classer sans suite ; à condition d'avoir choisi pour ses enfants un père et de ne pas juste avoir choisi un mari.

Je me demande souvent si la première erreur n'est pas de se marier par amour. Beaucoup de femmes ne me contrediront pas si je dis que le meilleur mari n'est souvent jamais la plus grande passion de sa vie, ni même la plus belle histoire d'amour. Et beaucoup ne me contrediront pas non plus si je dis que les histoires d'amour, les passions les plus belles et les plus éternelles s'accommoderaient très mal avec le mariage et le quotidien. Ce serait le meilleur moyen de les mettre à mort et de les gâcher.

Si on ne se marie *que* par amour (évidemment il y a des exceptions), un jour ou l'autre, inévitablement, les sentiments changeant, s'éteignant, on se retrouve face à un mur de douleur, d'incompréhension et de trahison. Si ce n'était pas le cas, il n'y aurait pas tant de divorces dans notre société.

Sans la notion de lignée, au moindre faux pas, à la moindre incompréhension, le couple est fragilisé et tend à se désagréger pour aller à l'éclatement.

C'est quelque chose qui est souvent revenu dans des conversations que j'ai eues avec des femmes plus âgées. Elles ne me disaient pas avoir vécu avec l'homme de leur vie, mais avoir choisi LE père idéal pour leurs enfants. C'est quelque chose que l'on sent.

Pour un homme, il est « *super fastoche* » de faire un enfant, la notion de sacrifice est minime, sur l'instant. La femme, elle, a un investissement temps, implication et énergie qui est nettement plus élevé. Grossesse + allaitement = environ 15 à 18 mois qu'elle consacrera principalement à son enfant. La notion de transmission d'un capital génétique lui vient, à mon sens, systématiquement à l'esprit de par cette implication « *étendue* ».

Une femme fera un enfant avec un homme digne, c'est-à-dire capable de doter de qualités génétiques élevées cet enfant qui viendra au monde. La femme choisit le père de ses enfants. Et ce père n'est pas forcément ni l'amant idéal ni le plus grand amour de sa vie. C'est juste l'homme qui sera capable d'être le meilleur père possible pour sa descendance. Biologiquement, paternellement, affectivement, moralement, etc. C'est une question de lignée, une question d'immortalité.

De là, l'ineptie du divorce, qui brise cette lignée, qui remet en cause cette immortalité et rend esclave la femme. Accepter de façon simple et évidente qu'on fait des enfants à deux, qu'on les élève donc à deux, quoi qu'il arrive, qu'on est là pour transmettre et pas pour se comporter de façon versatile, remettre donc à l'endroit la notion d'engagement serait, à mon sens, une bonne chose : *on ne s'engage pas vis-à-vis de sa femme, de son mari mais vis-à-vis de sa lignée, de sa descendance.*

Quel est le principal comportement actuellement ? Je me marie (ou pas) par amour, sachant pertinemment que cet amour ne durera pas et qu'ensuite, je passerai à une autre histoire. J'ai donc un enfant, voulu par amour, mais rarement plus, soit car je n'en ai pas le temps, l'amour étant déjà loin, soit car je n'en ai pas envie. Car ce qui compte avant tout est de préserver cet amour et de garder donc le maximum de temps à deux.

La monogamie n'existe pas. Un homme, un seul, une femme, une seule, pour la vie entière, ne peut être qu'exception. Dans la civilisation occidentale, si la polygamie est interdite, elle existe de fait. Divorce pour entamer une nouvelle histoire ; liaisons successives avec absence de mariage par refus de s'engager.

Oui, l'homme et la femme sont de plus en plus naturellement polygames. Pas de façon horizontale comme dans les pays musulmans, avec plusieurs épouses et des enfants de chacune en même temps, mais de façon verticale, avec successivement plusieurs femmes ou épouses, plusieurs hommes ou maris (je ne compte ni les amants ni les maîtresses, car il semble bien que ce type de relations n'ait justement pas un but de reproduction, au contraire, ces passions n'étant là que pour satisfaire un idéal amoureux et romantique totalement personnel et égoïste faisant fi de tout lignage. Tout du moins, c'est le fonctionnement du monde européen depuis Ulysse !).

C'est un peu le problème qui se pose aujourd'hui dans les mariages mus uniquement par cet amour-passion qui, inmanquablement, s'éteint un jour. Le sentiment amoureux ne perdure pas à travers les années sans se faner ou s'éteindre et une relation basée uniquement sur l'amour sans projets, sans lignes de vie définies dans le temps est vouée à un échec absolu avec divorce à la clé. Et qui peut le condamner ? Comment passer sa vie avec quelqu'un uni seulement par un souvenir d'amour à un moment donné mais sans perspectives communes, sans liens autres, sans projet de vie ?

Quant à l'amour-passion, il est exclusif et se nourrit mal de la présence de tout grain de sable. Un réel amour passionné pourra donner naissance à la rigueur à un enfant, rarement plus. Car ce qui prime dans ce type de relation, ce sont les instants à deux, la fusion de deux êtres dans l'instant et pour l'éternité, mais de façon totalement égoïste et sans aucun souci de « *l'extérieur* » de ce duo.

À mon sens, un bon mariage n'est donc pas un mariage d'amour, mais un mariage raisonné, dans le

but de construire. Ceci accepté, toutes les histoires d'amour du monde peuvent être alors vécues par chacun sans que cela mette en péril le devenir de la Famille.

L'épanouissement de chaque membre du couple équivaut à l'épanouissement des enfants et donc de la structure familiale qui, elle seule, doit rentrer en ligne de compte et perdurer par-dessus tout. Si une femme a la certitude que cette stabilité familiale va perdurer, si elle a la certitude qu'elle pourra continuer à être une femme, qu'elle ne sera pas privée de sa liberté, et inversement si l'homme a lui aussi la possibilité de s'épanouir alors naturellement, ensemble, ils décideront d'avoir des enfants. Et de transmettre.

Un couple de parents n'est pas une histoire de domination. Il faut trouver un équilibre en fonction des volontés, des aspirations propres de chacun. La recette miracle est la suivante. Elle est loin de me sembler immature puisque c'est celle dont chaque femme que j'ai rencontrée m'a dit rêver. Toutes celles qui avaient la chance de vivre de cette manière avaient au moins quatre enfants.

Laissez-moi faire la comparaison avec une recette de cuisine. Imaginez une sauce, une sauce qui soit à la fois piquante et douce, légère et consistante, savoureuse et surprenante, un soupçon de folie et la carrure rassurante des mets d'autrefois, une sauce qui ferait du plat qu'elle accompagne un plat à la saveur inoubliable, de celle dont on veut toute sa vie égaler le raffinement et l'empreinte...

Il faut réussir à aménager autour d'un projet de vie (celui de construire une famille) la possibilité de s'épanouir l'un sans l'autre, la possibilité de vivre parfois en célibataire, tout en étant les piliers, les

fondations indestructibles de cette famille qui ne vaut que par ce qu'on y transmet de richesse, de valeurs et de bonheur, de gaieté, cette notion de clan respectant la liberté de chacun.

Famille où il n'y a ni dominant ni dominé, où aucun ne fait ce qu'il veut sans se préoccuper de l'autre, famille où règne l'harmonie due à une imbrication, telles les alvéoles d'un rayon de miel, entre les désirs et les besoins de l'un et de l'autre, l'immense respect qui les accompagne et l'absence de frustration que ce modèle engendre.

Il y a quelque chose qui me dépasse complètement : le fait qu'avoir des enfants puisse être, pour certains, synonyme d'arrêter de vivre...

Le seul moyen de donner aux femmes et aux hommes l'envie d'avoir des enfants est de montrer aux femmes que la maternité ne les empêchera pas de vivre et de rester avant tout des femmes et de montrer aux hommes que la paternité leur permettra de devenir un homme.

Au bout de ces quelques minutes de réflexion, j'ai envie de dire aux hommes que ce n'est pas s'abaisser que de permettre à sa femme de rester elle-même !

J'aurais pu vous faire un discours très convenu, et sans doute très attendu, en arguant que la place de la femme est au foyer et que le plus beau rôle qu'elle puisse avoir est celui de rendre heureux ses enfants et son mari.

Il y a des femmes qui sont faites pour rester à la maison et élever leurs enfants, et il y en a qui ne peuvent s'en contenter. Il n'est pas question pour moi de crier avec les loups et de condamner les unes ou les autres. Juste de montrer que tout est possible.

« *Forcer* » les femmes à avoir de nombreux enfants ou, tout du moins, ériger le statut de famille

nombreuse comme étant celui vers lequel devrait tendre tout un peuple est d'une stupidité totale. Que vaut-il mieux ? Avoir un pays à forte natalité et faire primer la quantité sur la qualité ou inversement ? Je ne pense pas que toutes les femmes soient faites pour avoir beaucoup d'enfants. Si j'osais, je dirais même que je ne pense pas que toutes les femmes soient faites pour être mères. Et je ne pense pas non plus que la généralisation de la famille nombreuse soit souhaitable. Étant entendu que rien n'est plus destructeur que d'être « *l'enfant de trop* ».

Je regarde avec un œil critique toute politique nataliste. Oui, l'État doit aider financièrement les familles désirant avoir des enfants, le manque d'argent ne devant pas être un frein à cette natalité désirée. Par contre, il faut faire attention. Car ce peut être une arme à double tranchant : même à échelle minime, la procréation ne doit pas devenir un moyen comme un autre de gagner sa vie.

S'il y a donc en effet des femmes qui sont faites pour rester à la maison et s'occuper de leur progéniture, je trouve parfaitement injuste qu'elles soient regardées comme des extraterrestres et je trouve tout aussi injuste que ces femmes, dont je fais partie, qui ont choisi de vivre autrement, soient aussi condamnées.

Toute femme rêve d'avoir des enfants ; bien sûr que c'est un accomplissement ; bien sûr que c'est un lien vers l'immortalité. Mais permettez aux femmes d'aujourd'hui d'avoir d'autres rêves d'épanouissement que ceux que pouvaient avoir les héroïnes d'Henry Bordeaux il y a un siècle !

Les femmes veulent des enfants ; veulent pouvoir choisir de ne pas travailler ; veulent s'épanouir professionnellement parfois aussi ; et veulent surtout rester des femmes.

Oui, il est possible d'être une maman de cinq, six, sept enfants et d'être aussi, voire même avant tout, une femme. Il est possible d'harmoniser gravité et insouciance, sagesse et grains de folie, attention et légèreté, etc.

C'est possible à une condition : que nos enfants aient un père, un papa, pas un mari-de-maman-jaloux qui refuserait qu'elle sorte ; pas un père-qui-gagne-beaucoup-de-sous mais qui n'est jamais là ; un père par correspondance en quelque sorte, qui signerait les relevés de notes, distribuerait les félicitations et les punitions, arbitrerait les bagarres ; mais ne serait jamais là pour jouer, pour câliner ; pour préparer des pizzas quand maman n'est pas là ; raconter des histoires le soir quand maman est sortie avec ses copains et ses copines et qu'elle ne rentrera peut-être pas cette nuit ; préparer un gâteau pour quand maman rentrera ; partir en balade le week-end quand maman travaille...

Dernière anecdote avant de conclure. En réfléchissant à ce que j'allais vous dire ce matin et en l'écrivant, à plusieurs reprises, je n'ai pu m'empêcher de penser au film de Todd Haynes, *Loin du Paradis*, vous savez, ce film qui se déroule dans l'Amérique provinciale des années cinquante et raconte la descente aux enfers d'une femme au foyer exemplaire, mère attentive, épouse dévouée. Elle sourit toujours, quand elle apparaît dans le journal local aussi bien que quand son couple s'effondre ou quand ses amies l'abandonnent les unes après les autres, la trouvant trop amie avec son jardinier. Ce film me paraît riche de deux enseignements, immuables malheureusement :

- l'importance du paraître et l'obligation morale de sauver les apparences,

- et surtout que, quoi qu'il en soit, on ne pardonne jamais rien à une femme.

Aujourd'hui encore, il m'arrive d'avoir des réflexions du type : « *Tu ferais mieux de t'occuper de tes enfants* » ; « *Ça sert à quoi de voyager autant que tu le fais ?* » ; « *Quand on a des enfants, on ne sort pas comme ça le soir* »... Et vous savez quoi ? Ces réflexions ne viennent pas uniquement d'hommes, mais également de femmes... C'est peut-être ce qui est le plus ambigu !

Il ne faut pas oublier que ce qui fait la richesse d'un monde, c'est que tous les individus y soient différents. Je n'ai pas la moindre envie d'imposer mon modèle à quiconque ni la prétention de dire qu'il est le meilleur. Toutes les femmes n'ont pas les mêmes aspirations. L'important est qu'elles fassent ce qu'elles ont envie de faire. Je me suis juste rendu compte que les femmes qui vivaient ou avaient vécu comme je le fais avaient, outre eu plus d'enfants que les autres, et qu'en plus de cela, elles avaient réussi à être les piliers de véritables lignées, de véritables familles. Et ça, il me semble que c'est la voie pour vivre éternellement.

Image de la maternité dans la presse

Jeanne Smits

Je remercie Yves-Marie Laulan d'avoir organisé ce colloque. Ce sujet me préoccupe en effet énormément en tant que journaliste qui s'intéresse aux questions du respect de la vie, mais aussi de l'avenir de nos sociétés européennes, occidentales et du monde entier. J'interviens en tant que femme de presse pour vous parler de l'image de la maternité dans la presse. C'est le sujet qu'il m'a été demandé de traiter.

Autrefois, l'image de la maternité tenait en quelques mots et tout le monde la connaissait : « *Ils se marièrent, eurent beaucoup d'enfants et furent très heureux.* » Cela suppose plusieurs choses :

1. Ils n'ont pas couché ensemble avant.
2. Ils ont eu effectivement beaucoup d'enfants.
3. Ils sont restés ensemble jusqu'à la fin de leur vie pour être heureux.

C'était le modèle dont certains, évidemment, s'écartaient avant et après. C'était accepté par tout le monde. D'ailleurs, on ne pouvait guère faire autrement puisque la révolution contraceptive, qui a beaucoup influencé la démographie mondiale, n'avait pas eu lieu, même si la France du XIX^e siècle, par exemple, a énormément souffert des lois napoléoniennes qui ont abandonné le droit d'aînesse, ce qui a obligé des familles à se débrouiller parfois de façon dramatique pour avoir moins d'enfants afin de ne pas disperser des héritages. C'est un tout autre sujet.

Jusque dans les années cinquante et soixante, et même quand j'étais enfant dans les années soixante et soixante-dix, l'image de la maternité restait de l'ordre : « *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.* » C'est terminé.

Aujourd'hui, dans la presse, dans les médias, dans les livres, au cinéma, à la télévision, cette image a changé. Je vais suivre un peu Oscar Wilde en disant que la nature imite l'art en cette matière. Je ne suis pas en train de dire que les médias sont de l'art, mais ils forment notre culture aujourd'hui. Les femmes sont fortement influencées par ce qu'elles voient, lisent, etc. Un idéal leur est proposé.

Je vais peut-être vous surprendre, vu le sujet de ce colloque, en vous disant que l'image de la maternité est extrêmement positive dans les magazines et les médias. En effet, la presse féminine consacre de nombreuses pages à la manière de faire la cuisine pour les enfants, à la manière de les élever, à la manière d'être heureux avec eux, comment il faut les habiller, comment il faut les faire jouer. Si on suivait tous les conseils des magazines féminins, il faudrait quatre ou cinq vies pour élever un seul enfant. Je n'y suis jamais parvenue avec mes trois enfants - et ils sont comme ils sont.

Les médias surfent sur cette image positive de la maternité. Il existe une presse spécialisée extrêmement importante. Il y a des magazines sur les enfants, la cuisine, la décoration, tout ce qui fait l'environnement féminin naturel et qui fait que l'enfant est perçu comme une valeur, presque comme un bien ou un objet. Cette image de la maternité, qui demeure positive, est faussée - j'évoquerai ce point plus tard. Avant d'y venir, je voudrais ajouter que l'image de la famille reste

médiatiquement positive. Cette image est présentée comme un idéal extrêmement difficile à atteindre. Aujourd'hui, en temps de crise, mais aussi hors temps de crise, les sondages montrent très nettement que, pour les Français, la valeur principale, celle sur laquelle on peut se baser, c'est la famille. Avoir un père, une mère, être unis entre frères et sœurs quand il y en a, avoir cet amour auquel on peut se référer et qui vous protège, cela reste le rêve de beaucoup de jeunes et de beaucoup de gens qui entrent dans la vie, même si cette image, tout à fait positive de la famille, est contredite par la réalité, par le taux des divorces, par le taux des malheurs, par le nombre des familles monoparentales. (Soit dit en passant, on ne devrait pas les appeler « *monoparentales* » parce que c'est impossible. Il n'y a pas de familles monoparentales, il n'y a que des femmes abandonnées ou des femmes qui ont décidé de vivre seules.)

L'image de l'enfant et de la maternité est plutôt positive, mais elle privilégie l'image d'un enfant objet. Comment parler de maternité sans parler de l'image de l'enfant ? Par malheur, il peut paraître sans être désiré. Aujourd'hui, en droit français, le droit à l'avortement est beaucoup plus protégé que le droit d'avoir un enfant. On a le droit d'avorter, on a le droit ne pas l'accueillir (mais on ne va pas l'abandonner à l'adoption parce que c'est très mal, même si cela préserve sa vie et que cela peut rendre un couple heureux). L'enfant est l'objet que l'on a ou que l'on n'a pas. Éventuellement, on le supprime si on ne le veut pas. C'est l'enfant pour soi. C'est l'enfant qui va vous donner une image valorisée dans la presse féminine par l'attention portée aux maternités des stars, des peuples, etc. Le désir d'enfant existe chez chaque femme, comme le

montrent les multiples articles sur cette terrible horloge biologique qui empêche parfois certaines d'accéder à la maternité parce qu'elles s'y sont prises trop tard. Ce désir d'enfant en fait un objet du désir et, finalement, n'en fait pas un enfant que l'on accueille comme un autre, comme un être différent, dont on va découvrir avec surprise l'identité. C'est très drôle de voir un enfant arriver chez soi, de le voir commencer à marcher et, tout à coup, prendre possession de votre domaine. C'est quelque chose de merveilleux. C'est quelque chose d'extraordinaire, mais, en gros, si on regarde l'image de l'enfant dans les médias, il ne s'agit pas d'un autre qui est accueilli, mais de celui que l'on peut se permettre d'avoir, que l'on va habiller et élever selon des normes qui en font ce que les Anglais appellent un *status object* (un objet de statut).

Il est certain que, dans la presse et dans les téléfilms, etc., l'enfant est perçu ainsi. C'est très différent selon que l'on est dans une presse pour les femmes aisées ou pour les femmes moins aisées. Pour les femmes aisées, le dernier exemple en date est *Le Figaro Madame* de samedi dernier avec un article sur le retour de la femme au foyer. Je me suis dit qu'enfin, on valoriserait la femme au foyer dans ce qu'elle fait. « *Elles ne sont pas si désespérées les housewives* », dit *Le Figaro* qui se veut à la pointe du français. Pourquoi ces femmes réussissent-elles ? Pourquoi sont-elles valorisées ? Non pas parce qu'elles ont des enfants et parce qu'elles sont au foyer, ce serait trop joli. C'est parce qu'elles ont un blog, qu'elles font des activités manuelles à la maison et qu'elles arrivent à monter dans les statistiques de visites de leur blog et, éventuellement, à faire une production industrielle de colliers de nouilles dont elles ont la patente. Je

suis un peu méchante, mais on est en train de créer une image de la femme extrêmement frivole et franchement très méprisante. Pour les femmes moins aisées, qui n'ont pas les moyens de s'habiller « *porno chic* » comme le voudrait *Le Figaro Madame* et qui n'ont peut-être pas la morphologie pour le faire - quand on a eu des enfants, on ne rentre pas toujours dans du 34, j'en sais quelque chose -, ces jeunes femmes qui ont moins de moyens, voient la maternité valorisée chez les peuples tandis qu'elles « *rament* » en devant travailler, en devant absolument avoir deux salaires, en assurant le quotidien, même si leurs maris les aident. Je pense qu'il s'agit là non plus d'un désir d'enfant, mais d'un terrible regret d'enfant. C'est le regret des enfants que ces femmes plus pauvres n'ont pas. Pour avoir travaillé en entreprise avant de devenir journaliste, je n'en parle pas tout à fait en étrangère. Je voyais les petites employées qui avaient un enfant, ou deux au maximum. Je leur demandais anodinement si elles avaient envie d'avoir d'autres enfants. Elles me répondaient : « *Non, quand j'ai été embauchée, on m'a demandé si j'en voulais d'autres et j'ai bien compris pourquoi. Je ne peux pas perdre mon travail.* » Le regret sur le visage de ces femmes était manifeste. Mon mari et moi avons la chance d'avoir trois enfants - nous aurions aimé en avoir d'autres. Lorsque nous nous promenons en Italie, en Espagne ou au Portugal avec nos trois enfants, les regards que nous croisons ne sont pas des regards de mépris, mais des regards d'admiration et d'envie. Dans ces pays, les enfants sont immensément aimés. Mais ce sont des pays où les femmes travaillent peut-être moins, où, lorsqu'il n'y a qu'un seul salaire, les moyens sont insuffisants pour élever une famille. Ce sont des pays où la fiscalité n'est pas

favorable aux familles. Cela crée des tragédies et des regrets.

Il y a une image de la maternité qui est complètement ignorée, médiatiquement parlant, que ce soit dans la presse glamour, dans les émissions télévisées, dans les téléfilms ou au cinéma : l'image positive de la mère au foyer, de la mère de famille nombreuse. Lorsque les médias évoquent les familles nombreuses - ce qui arrive sur les ondes -, ils les présentent comme des ovnis de la famille. Je me souviens d'un sondage récent qui avait fait un peu de bruit dans les milieux pro-vie. La question posée était : « *Quel voisin n'aimeriez-vous pas avoir ?* » Il y avait, bien sûr, les clochards, la famille trop tapageuse - je ne partirai pas sur des sentiers ethniques. Parmi le voisin à éviter absolument, il y avait la famille nombreuse. Pourquoi ? Les enfants font du bruit, crient, tapent dans un ballon. Ils ont énormément de défauts que les parents sont les premiers à connaître et à combattre. C'est une guerre à la fois sans fin et ingagnable sous certains rapports. Une famille nombreuse dérange matériellement et elle dérange dans la tête parce que ce modèle est récusé. La famille nombreuse renvoie sans doute certains et certaines à leurs insatisfactions, à leurs propres refus d'avoir accueilli la vie et à leurs regrets. C'est certainement une des raisons pour lesquelles cette image n'est pas favorable.

Il y a un continent où cela n'est pas vrai, c'est l'Afrique. En Afrique, c'est le village qui élève l'enfant, le village et la famille sont la Sécurité sociale et l'assurance retraite. Tout ce tissu social permet aux familles de vivre. Dans ces pays, l'enfant est bien vu. Savez-vous ce que devient cette façon de bien voir l'enfant ? Par la production de téléfilms

extrêmement orientés, et trop orientés pour ce ne soit pas voulu, qui valorisent l'image de la famille d'un ou deux enfants. Toutes les organisations internationales ayant pignon sur rue, officielles, sont tout à fait favorables à la limitation sévère des naissances dans les pays du tiers monde, dans les pays en voie de développement et, notamment, en Afrique. J'ai assisté au Congrès mondial des Familles à Amsterdam l'an dernier. Un atelier était consacré à ces téléfilms qui changent l'image d'une société, qui changent l'image que chacun se fait de la maternité, de la paternité et de l'enfance, en fournissant un idéal auquel on veut ressembler et dans lequel le fait d'avoir plus de deux enfants représente un désastre. En Afrique, les responsables religieux, catholiques ou autres, se font beaucoup de souci par rapport à l'entrée de cette image extrêmement puissante, de cette propagande, dans les foyers africains. Des contre-feux s'allument, sous forme de productions médiatiques inverses qui valorisent la famille et l'enfance.

Dans l'image de la maternité, il y a forcément une image de la paternité. Comment voulez-vous parler de mère sans parler de père ? Aujourd'hui, le père, médiatiquement parlant, est très peu présent dans les magazines féminins. Que vous lisiez *Modes et Travaux*, que je ne lis pas, ou *Figaro Madame*, que je lis par obligation professionnelle, ou d'autres magazines féminins, on parle de l'homme comme d'un Kleenex. Il convient pendant un moment, puis il trompe la femme, puis la femme le trompe, ou la femme trouve quelqu'un de mieux et elle en prend un autre. D'ailleurs, cette génération Kleenex pleure beaucoup parce que tout cela n'est pas très drôle. Jeter un homme oblige quand même à prendre un mouchoir. *Grosso modo*, l'homme n'est plus perçu

comme celui avec lequel la femme restera toute sa vie. Il est bon d'être libre de changer, nous disent la presse et les téléfilms. Il est bon d'être sincère avec soi-même, d'avoir des sincérités successives – comme dit Jacques Attali – dans ses attachements. On passe quelques années ensemble et puis, éventuellement, on a un enfant. Pour Jacques Attali, dans trente ou quarante ans, on ne s'occupera plus de l'enfant en tant que parents, mais on le confiera aux grands-parents : c'est plus simple et cela permet de vivre sa vie sentimentale à sincérités successives et à sexualité variable. Fondamentalement, c'est l'image que nous renvoient les médias.

Il faut aborder l'image de la sexualité. Pas d'enfants sans passer par là.

(J'ai de bons amis qui ont six enfants. Monsieur a une situation assez importante. Il rentre au bureau après la naissance du cinquième ou du sixième et annonce à sa secrétaire : « *J'ai une petite fille, c'est la cinquième.* » « *Mais comment avez-vous fait ?* » « *Il y a un canapé, je peux vous montrer.* » Je suis désolée d'être triviale.)

À longueur de médias, on vante à nos jeunes la sexualité comme étant source de bonheur et seule possibilité d'expression d'amour ou d'amitié entre un garçon et une fille – et, encore, je suis très conservatrice parce qu'entre garçon et garçon, ou fille et fille, c'est aussi possible. La réalité est que cette image de la sexualité dans les médias a totalement corrompu l'image de la maternité. Pourquoi ? Deux raisons à cela. On en a écarté la dimension procréative. C'est un lieu commun de le dire : on peut avoir des relations amoureuses sans avoir d'enfants. Dans une certaine mesure, la dimension procréative de l'acte sexuel est

omniprésente, en creux, parce que ce qui est dit à nos jeunes, à longueur de colonnes de journaux, dans les écoles et dans ce que l'on appelle abusivement et horriblement l'éducation sexuelle, c'est de faire ce qu'ils veulent mais, surtout, avec un préservatif ou la pilule. On leur dit : « *Faites attention, vous pourriez avoir un enfant.* » L'enfant est la chose à éviter quand on s'aime. C'est ce qu'apprennent les jeunes dans nos écoles dès la quatrième. Mon aîné est entré en quatrième l'an dernier. La première chose que j'ai faite, évidemment – mais je me suis aperçue que très peu de parents le faisaient –, c'était de lire son manuel de biologie. Or, là, on est au cœur du message médiatique, finalement, puisque les manuels de nos jeunes sont aujourd'hui conçus comme des magazines. Regardez-les : beaucoup d'images, très peu de textes, beaucoup de messages de propagande. Comment enseigne-t-on aux enfants la reproduction humaine ? (On ne dit pas « *procréation* », ce serait trop joli.) On leur donne un certain nombre de faits, très parcellaires, où le mystère et la beauté de la transmission de la vie sont absolument absents et où on explique, avant tout, les moyens d'éviter d'avoir des enfants. On dit que l'obligation morale est de faire ce que l'on veut avec qui on veut, donc de ne pas le faire si on ne veut pas – il faut mettre des limites, il faut savoir s'arrêter –, de faire absolument ce que l'on veut si on le désire à condition que la fille ne tombe pas enceinte. C'est vraiment au cœur de l'enseignement de la sexualité aujourd'hui.

La dimension unitive de la sexualité est absolument niée, médiatiquement, cinématographiquement et dans les manuels scolaires. Lorsqu'un homme et une femme font

l'acte sexuel, que se passe-t-il ? Une alchimie se crée. Ils sont unis pour la vie. Il y a quelque chose de totalement nouveau, une unité nouvelle. On le lit dans la Genèse (pardon d'avoir une référence religieuse dans un colloque qui n'a pas de dimension religieuse, encore qu'elle soit acceptable par beaucoup) : « *Homme et femme, Il les créa et ils devinrent une seule chair.* » Une seule chair dans l'enfant qui naît et qui devrait pouvoir naître de cette union pour le bonheur de tous. Mais ils deviennent une seule chair aussi avec l'unité personnelle créée par le fait de l'union physique, ce qui est aujourd'hui totalement nié. On nous dit en effet, et on dit aux jeunes, qu'il est possible d'avoir autant de partenaires que l'on souhaite à condition de ne pas avoir d'enfants. On ne dit pas aux jeunes filles ce qui se passera quand elles auront couché avec un garçon, qu'elles y seront physiquement attachées, vraiment, sentimentalement, physiquement et de tout leur être et qu'il leur dira : « *Ça ne va pas très bien avec toi, je vais partir avec une autre.* » Se rend-on compte du mal que l'on fait à ces enfants en leur montrant des téléfilms où, dès la première étincelle d'amitié ou du sentiment amoureux paru, le *happy end*, c'est de coucher ensemble ? Pour beaucoup, c'est le début d'une tragédie parce que cette première étincelle va se réduire en miettes et sera source de regrets pour l'un et pour l'autre - les garçons peuvent aussi être rejetés après avoir fait confiance. Ils se retrouveront avec ce souvenir d'une union première qui est, à mon avis, fondatrice pour toute la vie. C'est aujourd'hui la dimension unitive de la sexualité qui est récusée et totalement niée dans l'enseignement et dans la littérature juvénile.

L'image de la maternité est positive dans les médias, mais l'image négative de la maternité, de la

paternité et du couple est installée bien plus tôt dans les têtes et dans les cœurs, à l'école dans la littérature pour la jeunesse. J'ai ramassé un jour dans une librairie un livre de la série « *La baby-sitter* ». J'ai survolé l'ouvrage. Dans cette histoire, une jeune fille gagne un peu d'argent en faisant des baby-sittings. Tout se passe horriblement mal : évidemment, le gamin est insupportable et il y a de nombreux problèmes. Quelle est la dernière ligne du livre ? La jeune fille dit à sa copine : « *Moi, quand je serai grande, je ferai bien attention à ne pas avoir d'enfant avant d'être prête.* » Le message est passé. Une fois de plus, il y a cette idée que l'on peut faire absolument ce que l'on veut à condition de ne pas avoir d'enfants et que c'est le signe de la liberté. Je dis que c'est le signe de la servitude absolue et du malheur garanti.

Dans toute cette littérature, dans les films et dans les téléfilms, est présente l'idée que, quand on aime, on couche et que, quand on n'aime plus, on se sépare ou on divorce. Cela crée du malheur alors qu'on connaît la recette, sinon du bonheur, au moins de la joie. C'est autre chose. Avoir comme idéal cette idée d'union physique à tout prix, sans en subir les conséquences ni la responsabilité, ni la durée, c'est construire les familles et construire l'avenir démographique sur du sable et sur des sables mouvants qui nous engloutiront. Une statistique, souvent dégagée par des études américaines, révèle que, parmi les couples qui pratiquent la contraception, il y a beaucoup plus de divorces que chez les autres. En France, le taux de divorces atteint un mariage sur trois et un sur cinq dans la Région Ile-de-France et à Paris. En Espagne, où le divorce express a été introduit par Zapatero, les proportions sont encore beaucoup plus importantes,

notamment pour des mariages très récents (un sur deux, voire plus). Chez les familles qui n'ont pas recours à la contraception ou qui pratiquent la régulation naturelle des naissances, qui exige un respect mutuel très important, le chiffre oscille entre 2 % et 5 %. Entre 2 % et 5 % de familles éclatent contre 30 %, 50 % voire plus. N'est-ce pas une recette de joie ? Je ne dis pas que c'est une recette de satisfaction quotidienne. Je ne dis pas que c'est une recette de facilité. Tenir ensemble en tant que couple, malgré les disputes, les difficultés, les naissances, les fatigues et tous les ennuis que procure le fait d'avoir des enfants, c'est bien réel, mais ce n'est rien à côté de la joie que l'on peut en tirer à condition, certes, que chaque famille puisse se développer selon son modèle propre. Je ne vais pas dire le contraire de Mme Richard. Certaines familles s'épanouissent superbement avec dix, douze enfants ou davantage. Pour d'autres, ce sera psychologiquement plus difficile. À chacun de trouver son équilibre de manière juste, réfléchi, responsable et généreuse. Mais au moins faut-il donner à cette générosité la possibilité d'exister en apprenant aux jeunes ce qui peut les rendre véritablement heureux.

Je passe à un point très différent. Il existe un pessimisme médiatique ambiant absolument affreux pour la démographie. Il s'agit du pessimisme écologique. Il n'y a pas que l'écologie profonde (*deep ecology*), qu'évoquaient ce matin Mme Hermange et M. Vanneste, qui est le fait d'une minorité de savants fous. Mais ne vous y méprenez pas. Dire que la planète serait plus heureuse avec moins d'enfants, ce n'est pas l'apanage de Peter Singer en Australie. (Ses parents sont morts dans les chambres à gaz et il est pourtant le chantre du refus

de l'enfant - c'est incompréhensible.) Il n'y a pas que lui, il n'y a pas que des professeurs d'université américains ou quelques extrémistes, comme Cousteau en France, qui tiennent ce discours. Il y a aussi Claude Allègre et beaucoup d'autres personnes qui, dans les lois, dans les institutions internationales, ont imposé cette idée que le vrai remède à la pauvreté et au malheur du monde était d'avoir moins d'enfants. Il ne faut pas croire que c'est quelque chose de marginal. Au nom du respect de toutes les espèces, Peter Singer dit que l'espèce humaine ferait bien de se modérer et qu'il en faudrait un certain pourcentage en moins. Pour certains de ces chantres de l'écologie profonde dont on parle peu dans les médias, mais qui façonnent le discours médiatique, une diminution de 90 % des humains serait la solution. Ces gens-là n'appartiennent pas aux hautes sphères de quelque secte mal vue. Ils reçoivent des récompenses internationales décernées par des jurys composés de gens d'IBM, de Microsoft, des très grandes entreprises multinationales. Cette dimension a cours à l'ONU, dans tous les rapports que je lis. Je suis journaliste, mais je me force à être moins paresseuse que je ne le suis naturellement. Je lis les rapports. J'essaie parfois de les lire de a à z. On le voit dans les rapports et les décisions des Nations Unies, de l'Union européenne, du Conseil de l'Europe, de toutes ces instances qui façonnent les lois en France. C'est très bien de faire de la politique en France, mais 80 % de nos décisions se prennent au-dessus de nos têtes. Toutes ces instances préfèrent le modèle de la diminution de la population mondiale et de la diffusion prioritaire de la contraception. C'est ce qui explique le discours médiatique ambiant. Il faut bien le comprendre. Ce

pessimisme qui fait dire que, si on a davantage d'enfants, on va faire du mal à la planète, est bien réel.

Il y a un jardin près d'ici, le jardin du couvent de Sainte-Catherine-Labouré. C'est pourtant un bon environnement. Je m'y trouvais quand notre aîné était encore petit. J'étais à côté de deux Américaines qui ne soupçonnaient pas que je les comprenais. Elles se parlaient. L'une dit à l'autre : *« J'ai deux enfants. J'aimerais quand même bien en avoir un autre. Avec mon mari, on est assez d'accord, mais il y a la planète... On pense très sérieusement à adopter parce qu'on retire quelqu'un du tiers monde où il y a trop de gens alors que nous avons les moyens d'élever bien plus d'enfants. Mais plus de deux, ce n'est pas bien. »* C'est un discours qui ne vient pas de leur tête. Dans leur tête, qu'y a-t-il ? Un désir d'enfant, mais, dans la pratique, il y a le poids de ce que leur racontent les médias.

J'en arrive à une autre question : l'image médiatique de l'enfant qui conditionne évidemment l'image médiatique de la maternité, l'image de l'enfant comme un gêneur et un empêcheur de tourner en rond. Allaiter un enfant assez longtemps est bénéfique pour lui et lui évite de nombreuses maladies. Mon mari est asthmatique. Quand j'ai eu mon premier bébé, la gynécologue m'a dit : *« Pour vous, madame, il n'y a qu'une solution : allaiter un an. Six mois complètement et, pour le reste, vous le traitez comme un grand allergique : aucun produit laitier. »* Je l'ai fait pour lui et pour les deux autres. En dehors de la beauté et de l'agrément de la chose, du lien ainsi créé, c'est une source de complications : on doit toujours être là, on ne peut pas sortir. Il y a énormément de sacrifices dans la maternité. Mais ce sont des sacrifices qui rendent

heureux. L'amour ne revient pas à dire : « *Je prends* » ; mais : « *Je donne et je reçois* ».

Il y a cette image de l'enfant qui empêche d'avoir la voiture ou la maison dont on rêve. Combien de familles nombreuses de mon entourage disent : « *On paye les écoles, on paye l'appartement, on n'a rien de côté pour la retraite, on n'a pas pu acheter la maison de nos rêves.* » Oui, les enfants coûtent cher. On sait très bien, statistiquement, que les parents de famille nombreuse, quand la mère n'a pas les moyens de travailler, ont leur niveau de vie qui dégringole à la naissance de chaque enfant. C'est un scandale. C'est un autre débat et ce n'est pas mon sujet. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il faut peut-être un salaire maternel. Je pense qu'une meilleure solution serait sans doute de diminuer la pression fiscale sur les familles. Pour un père de famille qui gagne 2 000 euros, les charges seront quasiment équivalentes. Avec sa richesse, il pourrait faire vivre sa famille, assurer sa retraite. On pourrait le laisser libre d'organiser sa vie de manière libre avec sa femme, mais tout cela part dans un pot commun réglementé de telle façon qu'il est décidé que les familles vivront de telle façon, avec telles allocations, telles limites, etc.

On parlait tout à l'heure de la PAJE. Je regrette que Mme Hermange ne soit plus là parce que j'aurais aimé qu'elle puisse me répondre. On dit aux familles qu'elles peuvent avoir une allocation de jeune enfant jusqu'aux 15 mois de l'enfant. Mais, après les 15 mois de l'enfant, si la femme n'est pas encore enceinte du suivant, si elle veut garder l'enfant à la maison et si seul le mari a un salaire, elle devra sans doute y renoncer. C'est ce qui se passe notamment en Italie et en Espagne. Cette femme va alors au-devant de gros problèmes. Une

femme qui souhaite rester auprès de ses enfants jusqu'à l'âge de leur scolarisation est sévèrement limitée aujourd'hui par son devoir de retourner sur le marché du travail. Je vous renvoie là encore à la presse féminine. Embrasser le matin son enfant de six mois ou un an, partir toute la journée de 8 heures du matin à 6 heures, c'est un crève-cœur pour les femmes. Je ne dis pas cela pour les femmes qui ont un métier épanouissant, mais pour celles qui ont un métier absolument sans intérêt et pour qui, je pense, c'est un crève-cœur encore bien plus cruel. Il faut aussi prendre cela en compte. Quand on étudie les chiffres de la démographie, il faut entendre ce discours, qui apparaît dans les médias, de ces femmes qui ne font pas ce qu'elles veulent. Elles travaillent et elles n'ont pas d'autres enfants tout simplement parce qu'elles n'ont pas le choix. Cela se dit, cela s'entend. Tant mieux.

Dans certains milieux, il y a beaucoup d'enfants. Ce sont généralement des milieux religieux, avec un fort sentiment religieux, avec une forte foi - ce qui est, à mon avis, très différent du sentiment. Mais il y a des points d'ancrage. Dans les familles où on croit en l'avenir, ou, mieux encore, en l'Au-Delà, on sait très bien qu'un enfant est fait pour autre chose que pour la jouissance qui lui est promise à longueur de médias par la publicité, par les marques, etc. Dans ces milieux-là, on sait qu'un enfant a une âme immortelle et on sait qu'on a un trésor que l'on pourra garder, toujours, éternellement. C'est une forte incitation à avoir des enfants. Où trouve-t-on cette dimension dans les médias ? Nulle part, à moins de lire de bons journaux ou de bons magazines, qui existent aussi, mais d'une façon un peu plus marginale. Ces magazines et ces médias qui pourraient changer l'image de la famille et de la

maternité « *rament* » terriblement. L'expérience montre que ce discours ne fonctionne pas dans des médias plus riches. Pourquoi ? Parce que ces médias fonctionnent avec l'argent de la publicité, et que l'argent de la publicité vise la consommation, et que la consommation est ennemie de la famille nombreuse.

Une petite incise. J'ai oublié de vous parler de la famille nombreuse. On parle ici de crise démographique. Moins de 2,1 enfants par femme, dans nos pays occidentaux où la mortalité infantile est très faible, c'est un minimum. Or il y aura toujours des femmes sans enfants ou des femmes avec un ou deux enfants pour de nombreuses raisons sur lesquelles aucun jugement n'a à être porté. Mais, pour compenser ce manque qui vient de l'existence de célibataires et de gens qui ne peuvent pas avoir d'autres enfants, notamment pour des raisons psychologiques, il faut bien qu'il y ait des familles nombreuses. Or, en règle générale, sauf exception, en aidant les femmes à rester au travail en élevant leurs jeunes enfants, on limite sévèrement la taille des familles, ce qui empêche à ce surplus absolument nécessaire d'exister. En France, 50 % seulement des femmes qui ont trois enfants et davantage travaillent. Il faut une assise financière suffisante et un logement suffisant. Et, une fois de plus, l'image de la famille nombreuse dans les médias est mauvaise. Il y a une réflexion à avoir. Si on aide la femme essentiellement à travailler en ayant ses jeunes enfants, on augmente un peu la natalité, mais on ne l'augmente pas de manière à permettre aux familles nombreuses de compenser les manques créés par les familles moins nombreuses.

L'autre solution au problème réside dans l'éducation, forcément, dans l'image que l'on donne aux jeunes filles de leur avenir, en les incitant à suivre des études, à être les mieux formées possible pour elles et leurs enfants qui en bénéficieront. La suggestion de M. Laulan de permettre aux jeunes femmes d'avoir des enfants en suivant des études est extraordinaire.

Mais, avant tout, il faut changer totalement ce que l'on appelle l'éducation sexuelle à l'école parce qu'elle crée une image et des comportements directement à l'origine du déficit démographique aujourd'hui. Il importe de donner aux jeunes le sens de la responsabilité et du sacrifice qu'implique le fait d'avoir une famille en leur montrant la joie, l'entraide et toutes les valeurs qu'ils en retireront pour eux-mêmes et pour pouvoir les donner à d'autres.

Je voudrais vous signaler un projet extraordinaire mené par une femme d'origine française, Christine de Marcellus Vollmer. Elle a épousé un Vénézuélien. Elle a eu dix enfants. (Elle m'a dit un jour : « *Au fur et à mesure qu'on a des enfants, on devient plus intelligent.* » C'est prouvé statistiquement. Le volume du cerveau augmente. C'est fabuleux. Entendez-vous cela dans les médias ? Non. Dans les médias, on entend que l'on s'encroûte avec cinq ou six enfants. Or ce n'est pas vrai. On ne s'encroûte pas. On devient au contraire plus adaptable.) Christine de Marcellus Vollmer a lancé un projet d'éducation aux valeurs morales. C'est un projet non religieux, mais respectueux des véritables exigences de notre humanité. C'est quelque chose de remarquablement bien fait. Elle l'a mené en Amérique du Sud. Elle dit : « *Beaucoup d'enfants n'ont plus rien, il faut leur apporter quelque chose.*

Donnons-nous les moyens de le faire. » Ce projet existe en langue anglaise. Je souhaite qu'un jour il existe en langue française. Ce serait une bonne base de travail et cela changerait l'image que nos jeunes ont de la maternité, de la paternité et de l'enfance.
Je vous remercie.

La femme au foyer : une réponse légitime au déclin démographique

Joëlle-Anne Robert

Introduction

Parler de déclin démographique, c'est parler de chute de la fécondité, c'est parler d'une volonté d'avoir moins d'enfants. Or la natalité a commencé à baisser en France vers la fin du XVIII^e siècle. La France fut le premier pays d'Europe à adopter les principes malthusiens (la restriction volontaire des naissances). Ce n'est donc pas un phénomène nouveau, mais il s'est accentué après la Première Guerre mondiale comme le soulignait Alfred Sauvy en 1924. C'est, sans doute, ce qui fait que nous sommes habitués à ce phénomène et que nous n'en voyons plus les funestes conséquences. Par ailleurs, il faut reconnaître qu'au XIX^e siècle, être une femme au foyer allait de soi, dans les milieux bourgeois (ou classes moyennes et supérieures), mais, de nos jours, le paradigme s'est inversé, il est normal pour une femme de travailler et l'enfant est devenu une option.

Comment les femmes françaises pourraient-elles se poser la question du déclin démographique quand, à longueur d'articles de presse, la France se glorifie de caracoler en tête du taux de fécondité européen (moins de 2 enfants par femme) ? C'est certes mieux que la plupart des pays européens,

mais cela ne permet pas d'assurer une croissance démographique.

Nous allons essayer de voir s'il existe une corrélation entre la baisse de la fécondité et la dévalorisation de l'image de la femme au foyer au profit de la femme au travail, autrement dit lier la démographie à la sociologie. Pourquoi les femmes ne veulent-elles plus faire beaucoup d'enfants, malgré les progrès techniques qui rendent la vie quotidienne plus facile, et pourquoi ne veulent-elles plus rester à la maison ?

1. Des raisons objectives expliquent à la fois le recul du nombre de femmes au foyer et la baisse de la fécondité

1. La société de consommation

Dans la société de consommation, ce qui prime, c'est la recherche de l'argent, du confort à tout prix et de la liberté individuelle. On veut toujours plus et le dernier modèle, qu'il s'agisse d'une voiture ou d'un téléviseur. Quand on sait qu'une famille nombreuse voit son pouvoir d'achat diminuer de 10 % à chaque naissance, soit on réduit le nombre d'enfants, soit on est tenté par un second salaire qui assurera plus de confort, mais pas forcément plus d'enfants ! D'ailleurs, la société devient de plus en plus égoïste : avoir plusieurs enfants est un don de soi permanent, ce qui est diamétralement opposé avec la culture de l'« ego ». L'enfant est ressenti comme une complication de la vie quotidienne et comme un frein à la carrière professionnelle.

2. Le sentiment de précarité

Le sentiment de la précarité pousse les femmes à entrer dans la vie professionnelle. Ce manque de

confiance dans l'avenir s'accompagne aussi de manque de confiance dans la vie et dans son couple (banalisation du divorce, violences conjugales ; on nous informe que le téléphone de « *violence conjugale info* » est le 3919 ; on a même la journée de la lutte contre les violences faites aux femmes). Depuis peu, on parle même de la violence des enfants à l'égard de leurs parents. La femme ne se sent plus à l'abri d'un divorce, d'un accident, et la famille n'est plus qu'un paradis précaire. Pour la première fois, des brigades de protection sont lancées pour lutter contre les violences à l'intérieur de la famille.

3. La difficulté d'élever des enfants

Un premier constat s'impose. Il est plus difficile d'élever des enfants quand la valeur de l'autorité n'est plus reconnue par la société comme quelque chose de positif. Au début l'enfant est élevé par sa famille ; puis vient l'influence de l'école où l'enfant passera huit heures par jour environ. D'où l'importance du choix de l'école, car peu à peu les copains prendront le pas sur les parents. Il faut, pour aider l'enfant à se construire, que l'éducation à la maison soit en accord avec celle de l'école, sinon l'enfant manquera de repères.

Dès la préadolescence (vers 10-11 ans), les enfants vivent de plus en plus dans un monde à eux, un monde clos où les parents n'ont plus leur place. Internet - Facebook par exemple - leur permet d'être physiquement dans la famille tout en restant en contact permanent avec leurs « *copains* ».

L'éclatement géographique de la famille lié à un travail lointain fait parfois reposer entièrement sur la femme l'éducation des enfants. Si les femmes de militaires, par exemple, s'y sont préparées, d'autres

ne s'attendaient pas à voir partir leur mari parfois toute la semaine. Or le fait que l'homme et la femme travaillent ne veut pas dire qu'ils vont trouver du travail dans la même ville, et cet éloignement géographique n'est ni bon pour les enfants ni pour le couple.

La remise en cause de la répartition des rôles traditionnels ajoute à ce malaise : le travail à l'extérieur de l'homme assurait les revenus de la maison tandis que la femme assurait l'éducation des enfants et la gestion du foyer. Ces deux rôles bien séparés se complétaient harmonieusement pour le plus grand bonheur des enfants. Ce n'est plus toujours le cas.

Conclusion

Ces facteurs lourds n'évolueront qu'à long terme, en même temps que la société évoluera. Ce ne sont ni les décrets, ni les lois, ni les discours qui changeront les choses ; mais, à ces causes objectives, s'ajoute une dimension plus idéologique, susceptible d'évoluer plus rapidement, d'autant plus qu'elle s'appuie sur un débat largement faussé.

II. Une dimension idéologique marquée par un débat faussé

S'il y a des raisons objectives au double recul de la fécondité et du nombre de mères au foyer, il y a aussi des arguments qui sont mis en avant pour justifier et encourager ce mouvement, et que j'appellerai de « *fausses bonnes idées* ».

1. Les « *fausses bonnes idées* »

Face à la femme au foyer qui se consacre à ses enfants et à son mari, la femme au travail jouit d'une image beaucoup plus valorisante. On admire

son courage de mener de front travail au foyer et à l'extérieur. La femme au foyer est devenue une image d'Épinal du passé, face à la femme au travail qui apparaît forte, indépendante, libre et qui a un statut social. Cette vision repose sur plusieurs « fausses bonnes idées ».

A. Faire croire que la femme s'épanouit nécessairement au travail

Depuis longtemps les femmes subissent un lavage de cerveau qui leur fait croire qu'en travaillant en dehors de chez elles et en exerçant une activité professionnelle, elles gagnent en liberté et en épanouissement personnel. Le MLF et la plupart des médias, entre autres, leur ont fait miroiter une carrière professionnelle bien plus enrichissante dans tous les sens du terme que le travail à la maison. Or toutes les professions ne sont pas du même intérêt.

Le travail à l'usine ou derrière une caisse de supermarché n'est pas aussi intéressant que le travail d'une avocate ou d'une enseignante. De plus, un travail intéressant, c'est-à-dire avec des responsabilités et rémunérateur, implique souvent un temps complet, ce qui exclut un travail à temps partiel qui permettrait de concilier travail à la maison et travail à l'extérieur. Il y a aussi des métiers plus faciles que d'autres à concilier avec une vie de famille, comme le métier de professeur. Le travail à l'usine ou derrière une caisse de supermarché impose des tâches répétitives, finalement moins variées que celles de la maison, et avec beaucoup moins de liberté car au travail, la femme doit obéir à un supérieur, alors qu'à la maison elle est son propre patron. Le travail à l'extérieur est souvent source de stress, car le maître mot est la rentabilité.

B. Faire croire qu'il est facile de concilier travail et famille

La vie de la femme qui élève plusieurs enfants et souhaite poursuivre une carrière ressemble souvent au parcours du combattant, sauf si elle dispose de moyens financiers substantiels qui lui permettent de prendre quelqu'un à temps complet pour la remplacer à la maison. Sinon, courir après les baby-sitters, déposer l'un à la crèche, le second à l'école maternelle et le troisième à l'école primaire, et cela matin et soir, la fait vivre dans un stress permanent, surtout si l'un des enfants tombe malade ou si la baby-sitter fait défaut pour une raison quelconque.

L'homme ne remplace pas la mère de famille car peu d'entre eux font les tâches ménagères. Le fait que la femme travaille n'oblige pas l'homme à devenir « *homme au foyer* ». Dès lors, cela donne aux femmes un double rôle de femme au foyer et de femme au travail ce qui amène la conséquence que l'on connaît : pour pouvoir jouer ces deux rôles, la femme renonce à avoir de nombreux enfants.

C. Faire croire que la femme est un homme comme un autre

1968 a changé les mentalités et les rapports hommes-femmes. Si 1968 a libéré la femme, on peut dire que les années 1980 lui ont donné le pouvoir dans de nombreux domaines. La femme a voulu être l'égale de l'homme et a abandonné une partie des attributs de sa féminité. La société est devenue androgyne, la mode unisexe a gagné les esprits. Le détournement du vestiaire masculin est le reflet d'un véritable phénomène de société.

Yves Saint-Laurent lance le premier smoking pour femmes en 1971 et ce sera son premier grand

succès. La femme en arborant les premiers tailleurs-pantalons devient chef d'entreprise, femme d'affaires, conductrice de taxis et de bus, comme le chante Michel Sardou dans *Femme des années quatre-vingt*. En enfilant un pantalon, la femme se masculinise, va pouvoir se conduire comme un homme. Que l'on se souvienne de Mlle Chopinot descendant les Champs-Élysées en tête des élèves de l'École Polytechnique, l'année même où cette école a ouvert ses portes aux jeunes filles. Certes, il n'est pas question de garder sous le boisseau les talents de femmes exceptionnelles. Mais il faut reconnaître que, petit à petit, il est apparu à la femme qu'il est plus important de faire carrière que de mettre au monde des enfants. En 2010, plus de 80 % des femmes de 25 à 49 ans travaillent.

La question est de savoir si tout cela apporte à la femme plus de respect et d'estime de la part des hommes. Hommes et femmes sont-ils interchangeables ? Cette évolution des femmes a contribué à fragiliser les hommes qui, face à des femmes surdiplômées, libres, fortes et indépendantes, ne trouvent plus très bien leur place dans une société où les femmes, elles, prennent de plus en plus de place. Témoin la « *parité* » que Xavier Darcos, ministre du Travail, des Relations sociales, de la Famille et de la Solidarité et de la Ville (je trouve que c'est beaucoup pour un seul homme et qu'une femme s'occuperait très bien de la famille) voulait imposer dans toutes les entreprises.

2. Des arguments essentiels oubliés

Si certains arguments discutables sont sans cesse mis en avant, d'autres sont systématiquement oubliés, ou traités à part, comme s'ils n'avaient rien à voir avec le sujet.

A. Donner la vie, un désir profond auquel on ne renonce pas si facilement

Quand on ne l'a pas fait à 25 ans, on veut le faire à 40 ans, ce qui est un démenti formel à l'idée que la femme n'a pas besoin de s'épanouir dans la maternité. Cela reste la plus belle chose sur terre. On voit le désarroi des couples qui ne peuvent avoir d'enfants et auxquels on propose tant de techniques différentes de procréation médicalement assistée. Certes, l'instinct maternel n'est pas partagé par toutes, et certaines femmes ne souhaitent pas d'enfants, mais elles représentent une infime minorité. D'autres préfèrent faire carrière, s'assurer une stabilité économique d'abord et avoir des enfants ensuite et ceci pas seulement dans le domaine artistique. À un moment donné, vers 40 ans, elles ont ce désir irrépressible d'enfant, et les exemples en sont nombreux, dans des milieux très différents : ainsi Anne Lauvergeon, présidente d'Areva, confie avoir eu son premier enfant à 40 ans et le second à 43 ans. On constate ainsi que l'âge moyen de la maternité est aujourd'hui de 30 ans. Or il est prouvé que l'on a moins d'enfants lorsque l'on commence à procréer tardivement.

B. Le rôle de la famille dans l'éducation

Certains veulent croire que l'État peut assurer l'éducation : non, il tente de donner une instruction, et déjà avec difficulté. Croire qu'une baby-sitter, souvent étrangère et ne parlant pas le français, remplacera une maman : non, elle tente seulement de se faire obéir et de parer à tout accident. La famille, et plus encore la famille nombreuse, est une micro-société fournissant un apprentissage irremplaçable. C'est la première école de vie. On y

apprend l'art de vivre en société, la hiérarchie, le respect de l'autorité (Luc Chatel déclarait enfin en février 2010 que « *le retour à l'autorité est essentiel* »), le bien et le mal, les limites à ne pas dépasser, l'obéissance, le respect d'autrui, la générosité, l'effort, voire le sacrifice, le courage, le don de soi, l'attention aux autres et même l'acceptation des échecs. Tout ce qui semble manquer à ces jeunes en désespérance.

La procréation et l'éducation sont donc les deux rôles essentiels de la mère de famille. Savoir dire non, ne pas céder aux caprices de l'enfant, l'aider à grandir, être un exemple pour lui, sont les rôles magnifiques des parents. « *Petits enfants, petits soucis, grands enfants, grands soucis* », dit le proverbe. Effectivement, c'est au moment de l'adolescence que les choses se compliquent, et qu'il est encore plus indispensable d'être à l'écoute de son enfant. Si la société va si mal, c'est parce que la famille va mal et que ses enfants vont mal.

Pourquoi tant d'enfants et d'adultes fréquentent-ils les cabinets des psychiatres ? Pourquoi la France est-elle la plus grande consommatrice d'antidépresseurs ? Les mères de famille deviennent alors de véritables « *mères courage* », et Xavier Pommereau le souligne dans son livre *Ados en vrille, Mères en vrac*. Ces ados qui tombent souvent dans la délinquance (540 médecins agressés, 109 % de plus en un an de pompiers agressés). En totale perte de repères, les ados délinquants sont à l'origine d'agressions de plus en plus graves. 117 % d'augmentation du nombre de mineurs mis en cause dans les vols à main armée entre 2000 et 2009. Incendies de voitures, bus caillassés. Un collégien de 14 ans poignarde un collégien de 17 ans. Trois jeunes filles séquestrent et brûlent un homme de

50 ans. Toutes ces violences quotidiennes sont bien l'expression d'un grand malaise individuel, social et familial. Ainsi, la femme au foyer n'est pas seulement une « *bonne à tout faire* », elle a surtout un rôle essentiel dans l'éducation des enfants.

C. L'intérêt de l'enfant

Je ne reviendrai pas sur la banalisation des avortements et des divorces et de la destruction (physique ou morale) des enfants que cela a engendrée. Les faits sont largement connus, même si dans une certaine presse, on tend à minimiser ces problèmes. Et que dire des adoptions et de l'éducation des enfants par des couples d'homosexuels ? Où est l'intérêt de l'enfant ? On s'occupe de niches écologiques et on protège les papillons avant de construire une autoroute, mais on ne protège pas la niche écologique de l'enfant, qui est sa famille. L'enfant est le grand oublié des lois et des discours actuels. Or l'enfant est de toutes les personnes humaines la plus fragile. C'est lui qui devrait avoir droit au maximum de protections, et la première protection, c'est d'être entouré par sa famille, composée d'un père et d'une mère, si possible présente et disponible. Il y a un décalage criant entre les grandes déclarations solennelles sur les droits de l'enfant, d'une part, et la prise en compte des intérêts réels des enfants dans tout ce qui concerne la famille et la société.

D. L'avenir de nos retraites

En ce qui concerne les retraites, les Français sont attachés au système de répartition, et dans un système de répartition, ce ne sont pas nos cotisations d'aujourd'hui qui assureront notre retraite, mais les cotisations versées dans le futur,

par nos enfants. Dans un système de capitalisation, on doit faire des économies et épargner, dans un système de répartition, on doit faire des enfants qui financeront nos retraites. Pas d'enfants, pas de retraites ! Or cette dimension démographique est totalement absente du débat actuel sur les retraites, qui s'enfonce dans des bricolages financiers et réglementaires à revoir chaque année, sans espoir de succès.

De plus, si nous imposons à des enfants trop peu nombreux de supporter des charges excessives pour la santé et les retraites de leurs parents, nous pouvons nous attendre à des conflits de générations dont le violent conflit du CPE (Contrat de première embauche) à l'époque du gouvernement Villepin n'a donné qu'une pâle idée.

Conclusion

On a un débat faussé, mais on peut espérer que la vérité se rétablira grâce à des colloques comme celui-ci et à la diffusion d'idées plus justes, ou tout simplement par la force des faits, c'est-à-dire la revanche de la réalité. Nous avons oublié la politique familiale depuis quarante ans, mais il existe des solutions pour rattraper ce retard.

III. Des espoirs et des solutions

1. Des espoirs à moyen et long terme

A. Des espoirs liés à l'évolution du monde du travail, qui peut le rendre plus facilement compatible avec la vie de famille : par exemple, le télétravail (les micro-entreprises, les autoentrepreneurs) peut faire passer du modèle rigide du salarié passant

trente-cinq heures loin de chez lui à un modèle plus souple.

B. 150 000 Français ont choisi le statut d'autoentrepreneur, organisé dès 2009 par Hervé Novelli, secrétaire d'État en charge du Commerce. Les femmes, comme les hommes, peuvent devenir leur propre patron, éviter la pression du bureau et gagner du temps sur le transport.

C. 600 000 parents ont bénéficié du congé parental. 3 millions de femmes au foyer en 2010, c'est 2 fois moins qu'il y a vingt ans. Mais, en 1999, elles n'étaient que 2,2 millions. Ce choix a été assumé par 57 % des femmes qui souhaitent voir grandir leur enfant. Certaines femmes ont profité du congé parental pour créer des entreprises, et être à la fois maman et chef d'entreprise à plein temps à la maison.

D. Peut-on envisager que les hommes montrent aux femmes l'intérêt de rester au foyer ? Si un nombre croissant d'hommes découvrent les joies de la vie au foyer à une occasion ou à une autre, les femmes commenceront peut-être à se poser des questions sur l'intérêt relatif de la vie professionnelle et de la vie au foyer.

Chômeurs et travailleurs en free-lance s'occupent du ménage et des enfants et découvrent les joies de voir grandir leurs enfants, comme en témoigne un livre paru récemment *Le Père, une mère comme les autres*. Le phénomène a d'ailleurs fait réagir violemment Élisabeth Badinter, militante de la première heure du MLF, dans son dernier livre *Le Conflit, la femme et la mère*. Évolution ou révolution des mœurs, l'avenir nous le dira. Personnellement,

je ne suis pas pour cette inversion des rôles, car je pense que, par nature, la mère de famille est mieux au foyer. Mais le fait que les hommes découvrent « *le merveilleux monde enfantin* », et l'apprécient, est intéressant. Car c'est précisément ce dont se privent les femmes qui ont choisi de travailler en dehors de la maison.

E. La disponibilité de la femme au foyer lui permet de s'investir dans le bénévolat et dans un certain nombre de tâches d'utilité sociale. On peut penser à l'accompagnement des sorties culturelles et sportives proposées par les écoles par exemple. Mais il y a surtout un point d'une importance particulière pour l'avenir : la nécessité de prise en charge des personnes âgées et de la dépendance. Notre génération sera sans doute la première à devoir s'occuper à la fois de ses enfants et petits-enfants et, en même temps, de ses parents dans leurs 3^e ou 4^e âges. Non par envie, mais parce que le coût des maisons de retraite va devenir insupportable pour eux et pour la société. Ni l'État, ni les systèmes de cotisation (publics ou privés) ne permettront de prendre en charge le grand âge et la dépendance. Il faut donc s'attendre à ce que, pour des raisons financières, la prise en charge de la dépendance revienne aux familles qui ont l'avantage immense de coûter moins cher : c'est le bénévolat familial. L'autre solution radicale est l'euthanasie à laquelle certains milieux intellectuels réfléchissent très sérieusement. En un mot, dans un système financièrement en faillite, l'avenir du grand âge, c'est la famille ou la mort !

Tout ceci peut conduire à renouveler la problématique de la femme au foyer, à moyen ou long terme. Cela n'empêche pas de rechercher des

solutions qui permettraient à court terme d'accélérer le mouvement.

2. Des solutions à court terme

Une véritable politique familiale est nécessaire : en 2006, Yves-Marie Laulan proposait déjà « *la mise au point d'un statut juridique de la mère de famille au foyer, celle qui a choisi de sacrifier ses possibilités de carrière pour se consacrer à ses enfants (ce qui constitue un investissement sociétal au sens strict du terme), associé à l'acquisition de droits à la retraite. C'est non seulement une question de justice élémentaire et de dignité sociale, mais aussi de sécurité personnelle face aux risques de la vie (divorces, décès du conjoint).* »

Il souhaitait aussi une révision de la fiscalité concernant les familles, par exemple le déplafonnement du quotient familial (ou la suppression d'un certain nombre de conditions de ressources). Ceci afin de bien montrer la différence entre une politique familiale et une politique sociale. Une politique familiale doit inciter *tous* les ménages, y compris ceux qui sont aisés, à avoir des enfants, et pas uniquement les ménages les plus démunis, qui, eux, sont l'objet des politiques sociales.

A. Considérer que fonder une famille, c'est créer et gérer une entreprise avec un calcul des recettes et des dépenses, une gestion des biens et des personnes à bon escient ce qui justifie l'établissement d'un vrai salaire de la mère de famille et de sa retraite ce qui permet de parer à la peur de l'avenir, de la précarité (divorce ou décès) et d'avoir une certaine indépendance financière. Je pense que si l'on proposait un salaire mensuel, même modeste, de 850 euros en plus des aides déjà

existantes (allocations familiales, aides au logement), beaucoup de mères de famille obligées de travailler pour des raisons économiques, seraient d'accord pour rentrer à la maison et s'occuper de leurs enfants. Comme le préconisait Yves-Marie Laulan, ce salaire doit évidemment s'accompagner d'une retraite, comme pour toute personne qui travaille.

B. Favoriser la réinsertion professionnelle si la femme souhaite travailler une fois les enfants élevés. Plus une maman aura eu ses enfants tôt, plus elle sera jeune pour entreprendre une formation et prétendre à une activité professionnelle.

C. Revaloriser l'image de la femme au foyer dans les médias et dans le monde politique, un travail qu'il reste à faire et qu'il nous appartient de faire, au lieu de nous parler d'homoparentalité et de burqa – combien de personnes sont concernées par ces problèmes dont on ne cesse de parler ?

D. Instaurer le vote familial. Pour éviter que le vieillissement de la population ne se traduise par un transfert de pouvoirs en direction des retraités, qui seront majoritaires, il faut donner plus de voix aux jeunes actifs en permettant aux parents de voter pour leurs enfants mineurs. Ce serait aussi l'un des moyens pour désarmer un conflit de générations autrement inévitable, et en tout cas de le résoudre démocratiquement plutôt que par la violence. Dans le développement durable, dont on parle tant aujourd'hui, le problème théorique le plus difficile est de savoir comment représenter les intérêts des générations futures. La seule vraie solution est de donner le vote aux enfants qui constitueront les

générations futures à travers leurs parents, dont on peut supposer qu'ils ont le souci de l'avenir à long terme de leurs enfants. Sur le plan civil, les parents ont déjà le droit et même le devoir de représenter leurs enfants et de défendre leurs intérêts. Pourquoi ne pourraient-ils pas le faire sur le plan électoral ?

E. Encourager les jeunes couples à avoir des enfants tant qu'ils sont jeunes. En janvier 2010, le journal *Elle*, qui n'est pas *a priori* un journal réactionnaire, publiait un très intéressant article intitulé « *J'ai 30 ans et un enfant de 10 ans* ». Plusieurs femmes témoignent de leurs expériences. Enceintes à 20 ans, elles essuient les critiques, mais 10 ans après, aucune n'a regretté d'avoir gardé cet enfant et « *elles s'amuse à donner des conseils à leurs amies de 30 ans qui n'ont toujours pas fait le pas !* » Certes, les débuts ont été difficiles, c'est donc à une aide aux jeunes parents qu'il faut penser. Précision du journal : toutes ont retrouvé un emploi ! Qu'il s'agisse de faire des enfants, de les élever ou de retrouver un travail, tout est plus facile à 20 ou 30 ans plutôt qu'à 40 ou 50 !

F. Favoriser l'adoption plutôt que l'avortement. Quelle que soit l'opinion que l'on a sur l'avortement, un constat s'impose : il est beaucoup plus facile en France d'avorter que d'adopter un enfant. On devrait favoriser l'adoption d'enfants français, ce qui éviterait à tant de familles d'adopter des enfants venus de Colombie, d'Afrique ou d'ailleurs, enfants qui atterrissent dans un pays différent du leur et qui, malgré tout l'amour de leurs parents adoptifs, se poseront un jour des questions et devront subir le regard plus ou moins bienveillant des autres.

Conclusions

Il serait bon que nos gouvernants se souviennent que la démographie est liée à l'économie et qu'il n'y a pas de croissance sans enfants. Toute naissance est un investissement et on doit réfléchir à la place que l'on fait à l'enfant. Tout chef d'État devrait se préoccuper du problème démographique du pays dont il est responsable. Alfred Sauvy parlait en 1926 d'un nécessaire renversement des conceptions malthusiennes pour assurer le renouvellement des générations.

Il faudrait parler plus de la famille dans les écoles, les médias, à la télévision. Faire prendre conscience du potentiel des femmes, car elles seules mettent des enfants au monde et méritent à cet égard admiration et reconnaissance. Il faut considérer l'enfant comme une richesse pour la famille et pour la société. Faire comprendre que c'est le dynamisme démographique qui fait la force des nations. Il faut donc favoriser les familles nombreuses françaises. Faire prendre conscience, comme le dit Sylviane Agacinski dans *La Politique des sexes*, que « *la mise au monde et l'éducation des enfants reste l'une des tâches les plus nobles et les plus nécessaires de l'humanité* ». Faire prendre conscience que laisser détruire la famille, c'est détruire la société.

Les mères de famille doivent rejoindre les associations familiales existantes, comme celles dont s'occupent Dominique Marilhac ou Henri Joyeux, prendre la parole, entrer en politique dans les conseils municipaux pour donner leurs idées, parler de leurs expériences, faire des propositions pour améliorer les conditions des mères de famille nombreuses et définir les priorités de la famille. Par exemple, redire que créer toujours plus de crèches et de haltes-garderies représente un réel coût pour

l'État et donc pour le contribuable, et qu'il vaudrait mieux, pour toutes les raisons que j'ai évoquées plus haut, donner un salaire et une retraite à la mère de famille. Malgré toutes les structures d'accueil et les modes de garde divers proposés aux mères de famille, la société ne remplacera jamais la maman.

Faire changer les mentalités n'est pas impossible même si cela prend du temps. D'ailleurs, on lit de plus en plus dans les magazines féminins (*Figaro Madame* de mai 2010) que certaines femmes, même surdiplômées, peut-être déçues par leur travail à l'extérieur, veulent revenir à la maison pour s'occuper de leurs enfants ; ou alors est-ce parce qu'elles ont pris conscience qu'elles se privaient de quelque chose qui n'a pas de prix, qui est de voir grandir et de faire grandir leurs propres enfants ?

En ce bas monde, il n'est rien d'irréversible. L'idéologie peut changer assez vite comme le prouvent la chute du mur de Berlin, ou le récent développement du capitalisme en Chine ! Ne plus penser que les femmes sont inférieures ou supérieures à l'homme, mais qu'elles sont complémentaires, tout comme la femme qui choisit de travailler à l'extérieur de chez elle n'est ni supérieure ni inférieure à la femme au foyer, mais qu'elles sont simplement différentes.

L'homme a aussi ses responsabilités. Car il doit remettre en valeur le travail de sa femme à la maison, reconnaître qu'élever des enfants et bien faire tourner une maison est un travail à plein temps, reconnaître les qualités d'une mère de famille. Il faut, en effet, du courage, de la générosité et de l'organisation pour élever au minimum 3 enfants nécessaires au renouvellement des générations et plus si l'on veut combattre ce déclin démographique. Quand on met au monde des

enfants, ce sont des mains et des cerveaux que l'on met au service de la société. Quand Nadine Morano s'occupe d'homoparentalité et de mères porteuses, elle ne remplit pas son rôle de secrétaire d'État chargée de la Famille et de la Solidarité. Cela ne concerne heureusement qu'une infime minorité de femmes et ne répond pas aux problèmes de l'immense majorité d'entre elles.

La famille traditionnelle (un papa, une maman et les enfants) doit être remise au cœur de la société. Alors que s'organisent des forums de « *femmes d'influence* », il faudrait, comme le réclamait en 2008 Marc Le Fur, député des Côtes-d'Armor et vice-président de l'Assemblée nationale, un « *Grenelle des Familles* » pour faire, non une politique sociale, mais une vraie politique familiale. Je souhaite que, quand Mme Christine Lagarde, ministre des Finances voudra, comme elle le dit, « *sortir les calculatrices pour voir où sont les bons investissements* », les mots « *mères au foyer* » et « *familles nombreuses* » apparaissent sur son écran.

Les mutations récentes de l'idée de maternité et ses conséquences sur la fécondité

Catherine Rouvier

Osons le dire, bien que ce soit aujourd'hui nié : la maternité n'est pas la paternité.

De *mater* a été forgé « *maternage* » .

Existe-t-il un « *paternage* » ? Non, mais un « *patronage* ».

Et, tandis que le « *maternage* » évoque la douceur et la chaleur de bras qui vous bercent tendrement, le « *patronage* » évoque l'action, le jeu, l'activité extérieure, collective, sociale.

Mater a aussi donné « *matrice* », quand *pater* donnait « *patrie* ».

La matrice est le lieu secret de la confection, de la création, alors que la patrie est pour l'enfant sorti de la matrice le lieu extérieur de rattachement

Quand Gustave Courbet, le peintre des rivières glacées du Doubs, se hasarde à aborder ces régions chaudes, à les peindre et à leur donner pour titre L'Origine du monde, il énonce une vérité, ou au moins une partie de la vérité.

Certes, l'origine du monde est divine, mais la femme est l'être par qui Dieu crée l'homme.

Ève frivole, toute de curiosité et de désir, la femme est aussi l'être souffrant et sublime par qui l'homme vient au jour, et par qui Dieu vint à l'homme.

Depuis l'Antiquité, à travers les « déesses mères » gallo-romaines, la mère est, dans notre pays, célébrée, fêtée, priée.

Or l'incommensurable noblesse, le caractère essentiel et quasi divin de la fonction maternelle, encore perceptibles dans les sociétés moins développées, moins matérialistes, moins mécanisées, ne sont plus perçus dans nos pays présumés civilisés.

Pire, elle est cachée comme une survivance des temps anciens, une faute de goût, que ne commettent plus des femmes libérées, une occupation subalterne pour femmes désœuvrées, une preuve d'esclavage, la conséquence désastreuse d'une éducation encore fondée sur le schéma périmé de la différence homme/femme.

C'est cette mutation de l'idée de maternité qui, autant et peut-être plus encore que les causes matérielles, scientifiques et techniques, est à l'origine de cette baisse drastique de la natalité.

Pourquoi et comment en est-on arrivé là ?

Comment et pourquoi est-il urgent, pour la société, mais aussi pour chaque femme et chaque homme, de restaurer cette image de la maternité ?

C'est ce que nous verrons en deux temps successifs.

I. Pourquoi et comment en est-on arrivé là ?

1. Pourquoi ? Hédonisme, esthétisme et féminisme politique

La fonction plaisir a tout recouvert.

Sur les images publicitaires, la femme a nécessairement la taille mince et le ventre plat.

Devenue exceptionnelle, la maternité, qu'on a affublée du vilain mot de « *grossesse* », donne lieu à

des habits spéciaux faits dans des boutiques spéciales, qui s'ingénient à gommer la bosse disgracieuse.

Pour une hôtesse de l'air, un mannequin, une actrice, mais aussi pour toute femme désireuse de plaire, la « *grossesse* » est d'abord une catastrophe esthétique.

Pour Simone de Beauvoir, première théoricienne de l'a-maternité, cette catastrophe esthétique en annonce d'autres, plus terribles encore : le mariage - viol légal et répété - et le cortège de couches, odeurs de lait, insomnies, bref, la fin de l'égoïsme joyeux...

Combien plus noble, exaltante, valorisante est la création littéraire, artistique. Combien plus exceptionnelle aussi, alors que créer un être humain est à la portée de toutes.

Création surtout qui peut se faire seule et ne nécessite pas la fécondation masculine.

Ève n'a plus besoin d'Adam pour cueillir le fruit de la connaissance.

L'idéal du *women's lib* était d'ailleurs que la femme n'ait plus besoin de l'homme pour rien. À ce titre, la maternité faisait horreur aux plus engagées. Car elle est le lieu de la rencontre durable de l'homme et de la femme, puisque l'enfant ne peut, comme le petit faon ou le petit chat, partir découvrir seul le monde dès la fin de son deuxième mois d'existence. La maternité est donc indissociable du couple et de la famille.

La charge actuelle contre l'institution du mariage, contre son sens profond, qui est d'abord de protéger la procréation, elle-même consécutive à l'acte amoureux, ne peut que passer par une chape de silence sur la fonction maternelle.

Célébrer la maternité, c'est célébrer l'homme, l'homme puissant, l'homme fécondant.

Or, l'homme puissant, l'homme fécondant, ne peut être que dominateur. Et la femme, dans la relation qu'elle a avec lui, ne peut être que battue, dominée, esclave.

Par une déformation idéologique en tous points semblable à celle du marxisme, le féminisme militant inscrit l'histoire des femmes dans la seule guerre des sexes.

Pour la faire cesser... il suffit de supprimer la différence sexuelle.

2. Comment ?

En « *déconstruisant* ».

Déconstruire, maître mot de la philosophie contemporaine, et pour cela, dissocier.

Le divorce, bien sûr, a été la première étape. Il est, de fait, une liberté nouvelle pour la femme. Mais cette liberté s'est bien souvent retournée contre elle. Et contre les enfants. Des générations d'enfants l'ont payée très cher, parfois de leur propre bonheur, meurtris dès leur plus jeune âge par le spectacle désolant de la fin de l'amour et du début de la « *logique de guerre* » entre un père et une mère qu'ils aimaient pareillement.

Mais l'offensive actuelle porte sur d'autres points

A. Dissocier la fécondation de l'acte amoureux

« *Contraception, avortement, mon choix, mon droit, ma liberté.* »

Le féminisme politique a voulu, avant tout, dissocier le ventre de la femme de la semence masculine. « *Nos ventres sont à nous* », scandaient celles qui revendiquaient, en 1976, la liberté totale

d'avorter. L'homme n'a plus alors que le geste auguste de l'ensemenceur.

Après... il ne saura rien du sort de la semence. Le plus souvent, il sera ravi de n'en rien savoir. Mais, parfois, il voulait être père et ne pourra pas l'être. L'interrupteur de grossesse est dans les mains de la seule mère. La femme, même possédée et fécondée, reste une « *machine célibataire* ».

Un des effets pervers de cette revendication de contraception/avortement (« *mon choix, mon droit, ma liberté !* »), c'est que l'homme compte sur cette prise en charge par la femme de son corps, et donc de sa fécondité, et va prendre comme un outrage l'annonce par sa femme, ou petite amie, qu'elle est enceinte.

J'entends trop souvent les hommes accuser les femmes de « *faire des enfants toutes seules* ». Qu'ils sachent bien qu'en dehors des féministes militantes, celles qui les font toutes seules, les font ainsi parce que le géniteur n'a pas accepté d'être mari et/ou père.

Le dieu préservatif

Le bout de caoutchouc, qui dissocie la semence du ventre de la femme, est devenu objet d'art érigé partout, dieu vivant qu'on doit protéger des outrages, et il est défendu dans toutes les tribunes par les plus ardents avocats.

Légitimement distribué pour pallier les dangers sanitaires de la sodomie - elle-même beaucoup plus tendance que l'acte fécondant -, le préservatif en est devenu l'emblème, le drapeau. Le ballon publicitaire gonflé à l'hélium, partout exhibé, est devenu le trophée de la victoire de l'homosexualité sur l'hétérosexualité.

B. Dissocier couple et altérité : la « gay mode »

L'homosexualité féminine est volontiers prônée par le féminisme militant. Une femme qui vit avec une femme ne sera jamais enceinte ou mère sans l'avoir voulue. Si elles le désirent, elles auront recours à une semence offerte, ou vendue, par un inconnu qui ne risquera pas ainsi d'exercer des droits sur la mère et sur l'enfant.

En Scandinavie, un projet d'enfant peut se réaliser rapidement : Internet et une carte bleue suffisent. Le sperme est vendu en ligne et on choisit le donneur anonyme en fonction d'une photo de lui enfant.

À ce lesbianisme militant fait écho « l'homosexualisme ». Il offre les mêmes avantages : aucune paternité surprise. Deux hommes sont libres de leur plaisir, sauf s'ils souhaitent expressément un enfant : ils auront alors recours à la location d'utérus ou à l'adoption.

Ayons une pensée pour ces femmes qui acceptent d'avoir un enfant sans être mère pour de l'argent. Plus triste encore peut-être que la prostitution...

II. Comment et pourquoi restaurer l'image de la maternité ?

1. Comment restaurer l'image de la maternité ?

Le plus étrange dans cette affaire est le silence des femmes.

Il est temps pour elles de parler et de protester.

A. Parler aux autres femmes, à leurs filles, à l'opinion, mais aussi aux hommes politiques.

a. Aux femmes en général, à leurs filles, à l'opinion

- Dire la sensualité de la maternité

Il est temps que les femmes disent que la maternité est aussi l'éblouissante sensualité de l'union des corps pendant la période féconde, celle qui va du septième au quatorzième jour du cycle. Que la maternité est encore, et devrait être toujours, l'immense gratitude de la femme envers l'homme qui l'aime assez pour vouloir rester auprès d'elle afin d'élever les enfants qu'elle-même par amour a accepté de porter

Il est temps qu'elles disent la force du plaisir que leur procure l'enfant qui tète, l'inouïe sensualité de la bouche infantine suçant le mamelon hypersensible. Et le sentiment inégalé de plénitude, d'importance primordiale de leur être, de pleine justification de leur existence que procure cet acte charnel ou elles donnent à un autre être qu'elles-mêmes deux choses des plus vitales : le lait et l'amour.

- Refuser la dictature du préservatif

Il est temps de rejeter la dictature du préservatif.

Indispensable outil des tristes amours anales, précaution recommandée à ceux qui pratiquent vagabondage et tourisme sexuels, protection occasionnelle contre une grossesse non désirée, il est devenu l'impératif absolu et continu recommandé à tous, glissé dès la puberté dans les cartables, accessible par distributeur dans les écoles, parce que, précisément, il complète la panoplie du garçon ou de la fille « *moderne* » laissant libre cours à ses affections dérégées.

Si vous n'êtes pas de ceux qui jouissent sans entraves et risquent ainsi la contamination fatale, peuplez la terre ! Aimez à découvert ! Que la

semence jaillisse. Ne l'enfermez pas dans le caoutchouc spermicide !

- Refuser le risque de la (trop) longue attente du « *quand je veux* »

N'attendez pas d'avoir économisé suffisamment pour acheter le plus beau landau ou la plus belle chambre d'enfant pour jeter les boîtes de pilules et de préservatifs, ou le cuivre stérilisant.

Faites-le avant ! Dans la passion du début. L'invention de la virginité jusqu'au mariage, puis de la nuit de noces et du voyage de noces, par-delà les exigences morales qu'elles exprimaient, n'avait peut-être pas d'autre but que de faire des conceptions de grande qualité...

Le « *quand je veux* » se trouve souvent, par la suite, confronté au « *quand mon mari veut* » ou « *quand mon patron veut* »... Parfois il n'est pas en phase avec le « *quand je peux* »... Parfois, après, il est trop tard.

- Refuser le déclin démographique

Ne soyez pas les complices de la destruction de notre civilisation bimillénaire. Ne laissez pas détruire, brèche après brèche, l'édifice splendide hérité de nos aïeux.

« *France, ô ma France très belle...* » Il faut oser ce chant d'amour. Nos batailles à nous, ce sont nos maternités. Il faut dire la beauté des joues laiteuses à peine dorées de soleil, des poils blonds translucides dans les rayons du soir, des cils clairs comme les blés abritant des yeux de ciel.

« *Black is beautiful* » : oui, bien sûr, nul ne le nie plus aujourd'hui.

Mais « *white* » aussi « *is beautiful* ». Et « *white is dying, ending* », espèce en voie d'extinction. Peuple

stérile, abandonné de Dieu, qui s'est lassé de son orgueil.

- Refuser la disparition programmée du dimanche

Redonnez au dimanche toute sa place et tout son sens. Jour du Seigneur, jour de repos après l'œuvre créatrice. Mais aussi jour des joies simples, des promenades familiales, des chants antiques dans l'église millénaire où se sont mariés vos pères.

Le dimanche est le jour du Père, mais aussi celui de la mère autour de laquelle la nichée se rassemble. Pas par nécessité. Certains n'habitent plus là. Pour le plaisir, le bonheur, la reconnaissance de tant d'années d'amour et de dévouement.

- Refuser la solitude individualiste des sociétés urbanisées

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Ni la femme. Ni le couple. Il faut la joie des enfants. Il faut même la tristesse des enfants.

Il ne faut pas que l'homme aime l'homme. Il est alors doublement seul, car il aime un autre lui-même.

Il ne faut pas que l'homme refuse l'enfant. C'est comme refuser l'émerveillement. Comment pourra-t-il aimer la nature, la protéger ?

Les écologistes l'ont enfin compris. Ils se font accuser aujourd'hui par Élisabeth Badinter - nouvelle prêtresse du refus de la différence homme/femme - de vouloir ré-esclavagiser la femme en prônant l'allaitement maternel !

b. Parler aux politiques

Il faut saisir plusieurs opportunités.

- Celle des retraites

Lever l'interdit, le tabou, dire la chose que personne n'ose dire, parler de natalité, de politique nataliste, « *familialiste* ». Refuser la réduction « *ad Petainum* ». La politique nataliste de Pétain anticipait, hélas, sur la mort de tant de jeunes gens à la guerre. De fait, son action poursuivie après la guerre, eut pour conséquence le « *baby boom* » des années cinquante. Ne devons-nous pas combler, nous, les morts par avortement : 7 millions en 30 ans...?

- Celle du triomphe de l'écologie

Dire combien il est merveilleux de suivre tout simplement la nature et de pouvoir, pour peu qu'on ait accouché à la belle saison, emmener son nouveau-né au bord de la mer se baigner et lui donner ensuite un sein tout mouillé et un peu salé, ce qui pimentera agréablement sa tétée.

Foin de biberons au bisphénol A cancérigène, foin de stérilisateurs, des ébouillancements par du lait trop chauffé...

Tout est prévu par la nature : température constante, ajustement automatique des quantités... un rêve d'écolo mais aussi un rêve de parents, tout simplement !

B. Protester contre les propagandes

a. Contre ces campagnes soi-disant contre l'homophobie, en réalité pour l'homosexualité, qui impliquent un déni de la maternité

On sait la tendance des hommes virils à se moquer, voire à martyriser les hommes efféminés, et nul ne nie qu'il faille les protéger. La loi générale, qui prévoit des « *circonstances aggravantes* », aurait

sans doute suffi. On a cependant voulu, conformément à l'air du temps qui est à la logorrhée législative, faire une loi spécifique. Mais cela ne suffisait encore pas, et on a autorisé les lobbies homophiles à faire des campagnes « *contre l'homophobie* » dans les écoles.

Ces campagnes, dont certaines montrent avec complaisance des hommes s'embrassant à pleines bouches devant leurs camarades enchantés, ne constituent pas que des incitations à une sexualité multiforme.

Elles induisent aussi, sournoisement, un déni de maternité... Car, dans ce nouveau schéma relationnel, la mère n'est pas nécessairement la femme objet d'amour. Le message est : « *N'importe quelle femme, une simple amie, une connaissance, te donnera des enfants si tu veux et quand tu veux, mais sans amour. Sans amour entre elle et toi car c'est un homme que tu aimes, et sans amour entre elle et l'enfant qui, né d'elle, ne sera plus ensuite que le tien et celui de ton compagnon.* »

b. Contre l'absolutisation de l'impératif contraceptif

Qu'elle soit chimique ou dite « *naturelle* », c'est-à-dire fondée sur une rigoureuse abstinence périodique, la contraception, poursuivie parfois pendant toute la jeunesse, tant que toutes les conditions ne sont pas réunies pour une « *maternité heureuse* », a les mêmes effets : dans les deux cas, la jeune fille, puis la femme, ne connaît pas la merveille de l'acte amoureux fait en pleine période féconde, quand tout le corps féminin est ordonné au plaisir suprême.

Et lorsqu'enfin elle s'autorise à connaître ce plaisir, elle le fait avec l'angoisse que cette transgression gravissime soit inutile.

Avec l'angoisse de ne pas avoir enfin l'Enfant, celui-là et pas un autre, celui qui a été programmé parce qu'il arrivera au bon moment, que son papa a enfin accordé l'autorisation, et qu'on a enfin de quoi s'offrir le « *trois-pièces cuisine* » où il fera ses premiers pas.

Il n'est pas rare de voir, dans ce contexte, des cas de stérilité « *psychosomatique* » due à l'anxiété générée par cette vision mécaniste et utilitaire de l'acte amoureux.

c. Contre le discours savant des grandes prêtresses de l'antimaternité

Il faut contre-attaquer, traquer l'hypocrisie, dénoncer le cliché facile et affirmer bien haut qu'on peut être écrivain, peintre, professeur, normalienne, avocate ou polytechnicienne, ET mère heureuse d'être mère, avortée triste d'avoir avorté, divorcée triste d'avoir divorcé, épouse, heureuse d'être épouse, amoureuse d'un homme et non d'une femme et heureuse qu'il en soit ainsi...

Dire en face à Elisabeth Badinter que non, « *l'un n'est pas autre* », et qu'il est faux de dire qu'« *on ne naît pas femme, on le devient* ».

Il faut dire bien haut que soutenir cette opinion, quelque grande intellectuelle qu'on soit, c'est montrer qu'on n'ose pas transgresser un tabou. Ou qu'on a perdu la mémoire...

Car, Mesdames, vous le savez, mais, Messieurs, pas assez : c'est dans la souffrance d'un ventre douloureux et d'une blessure intime, d'où le sang coule inexplicablement, que la petite fille apprend très tôt, dès l'âge de onze ans parfois, qu'elle est une femme ; qu'elle n'a pas le choix de le devenir ou non ; qu'elle l'est, quoi qu'elle dise ou fasse. Car ce sang qui va couler chaque mois pendant quarante

longues années, c'est le prix que la nature a fixé pour qu'elle puisse enfanter.

Qui osera dire, après cela, sans rire, que la fille est « *comme un garçon* » ?

Dire en face à Caroline Fourrest, grande prêtresse de l'homosexualité féminine, qu'être lesbienne n'est pas forcément LA solution. Que c'est parfois le résultat d'un drame, d'un dégoût de l'homme, qui peut venir d'un dégoût du père. Que c'est parfois le résultat d'une expérience intervenue avant la fin de la maturation sexuelle, qui fait sceller définitivement ce qui ne devait être qu'un passage par le stade narcissique où l'on aime un autre soi-même. Une expérience dont on sera ensuite prisonnière et parfois très malheureuse de l'être.

Que cela ne rend pas à tout coup heureux.

Et que cela n'a pas à être érigé en mode de vie, en modèle pour les enfants.

Leur dire aussi à toutes que, non, l'avortement n'est pas *qu'une* liberté. Que, non, y recourir n'est pas moderne, mais barbare. Que c'est une automutilation, que ça signe souvent la fin d'un couple, la fin de l'amour. Qu'on peut un jour regretter amèrement de n'avoir pas donné la chance de vivre à cet enfant-là dont on ignorera à jamais le visage et le nom.

Que, non, le divorce n'est pas forcément la libération, mais ressemble plutôt, pour la femme, à la double peine : tu enfanteras dans la douleur... et, en plus, tu travailleras à la sueur de ton front sans le secours et le recours de l'homme.

2. Pourquoi restaurer l'image de la maternité ?

Parce que ce féminisme est très séduisant, qu'il a son utilité et qu'il ne faut pas le combattre, mais offrir un autre discours, parallèle au sien, qui ne

s'adresse pas aux mêmes femmes, ou pas au même moment, ou pas au même lieu.

Car, oui, il y a des femmes battues, trompées, violées, réduites à l'esclavage, enfermées, infériorisées, humiliées, maintenues en état de minorité juridique et financière, infibulées, excisées, voilées, engrossées jusqu'à ce que mort s'ensuive par des maris alcooliques, fouettées, lapidées... L'horreur existe et le discours féministe est un discours de combat contre ces injustices-là.

Car, oui, dans nos sociétés mêmes, la femme a mis du temps à conquérir la simple possibilité de faire des études longues, du sport, de passer certains concours, d'exercer certains métiers, de voter, d'être payée autant que les hommes. Et, oui, on doit, en tant que femmes, se féliciter de ces conquêtes.

Mais on doit aussi refuser la seule solution offerte par le féminisme militant : faire de la femme l'égal de l'homme au sens de « *identique* » à lui. C'est ce qui nous empêche d'avoir les enfants que nous voudrions avoir, et qui nous condamne à la productivité et au carriérisme stérilisants. C'est cela, cette confusion homme/femme qui empêche la société d'imaginer les solutions permettant de concilier travail et maternité, responsabilités sociales ou politiques et maternité.

Aux armes, citoyennes ! Contre nous de la tyrannie du « *genre* » l'étendard sanglant est levé !

Le temps est venu d'un féminisme de troisième génération. Celui qui permettra aux femmes d'être égales quoique différentes. Celui qui n'opposera pas bonheur et maternité, modernité et maternité.

Pourquoi le déclin démographique ?

Janine Chanteur

La dernière statistique concernant les naissances fait état -entre guillemets - d'une « *bonne nouvelle* » : la France est en tête du classement européen. Le chiffre n'est pas assez élevé pour compenser une baisse évidente de la natalité, en France comme ailleurs. Il autorise cependant une remarque préliminaire. On sait que tout enfant né en France est automatiquement déclaré français - c'est la loi -, quelle que soit la nationalité de ses parents. Tous ces enfants sont supposés s'intégrer dans la culture française. Il va de soi que naître et vivre français, c'est, pour un enfant français, parler la langue française et recevoir, chez lui et à l'école, une éducation qui l'insère harmonieusement dans la civilisation et la culture françaises. C'est, en effet, sur l'éducation qu'il faut veiller, sans laxisme, car toutes les éducations ne se valent pas : certaines peuvent conduire les nouveaux Français à une ségrégation communautaire, hostile à leur pays d'accueil. Tout être humain est respectable, à plus forte raison celui qui est sans défense, d'où qu'il vienne. Mais aucun n'a le droit de refuser les valeurs de l'État qui le reçoit comme citoyen et qu'il a le devoir de servir. Jusqu'à présent, une aimable indifférence s'est contentée d'appliquer une loi qui peut se retourner contre son objectif. Il est urgent de repenser la loi.

Cela dit, pourquoi le déclin démographique?

Les siècles passés ont connu une forte natalité, accompagnée d'une mortalité infantile importante : ainsi, dans une fratrie d'une dizaine d'enfants, il arrivait fréquemment qu'avec de la chance, un ou deux enfants seulement soient sauvés. La mortalité infantile a énormément diminué aujourd'hui dans les pays occidentaux. Mais la natalité a tellement baissé qu'il est urgent de chercher les raisons d'un déclin aussi évident.

Pourquoi les pays les plus riches de la planète - et, en particulier, la France qui nous intéresse en priorité - ont, ou risquent d'avoir dans quelques décennies, nettement moins de jeunes que de personnes âgées, voire très âgées ? Que s'est-il passé ? En France, des cycles se sont succédé après la dernière guerre : ce qu'on a appelé le « *baby boom* » fut suivi d'un effondrement démographique présageant de graves problèmes. Cependant certains experts s'en réjouissent : ils évoquent une population mondiale excédentaire qui nécessiterait une diminution drastique des naissances. Que vaut l'argument ?

Il paraît fondé essentiellement sur des préoccupations économiques. Ces dernières ne sont pas vaines. On doit même reconnaître qu'elles sont importantes. Mais elles usurpent une place qui n'est pas la leur : elles sont effectivement les conditions du maintien organique de la vie ; elles ne sont pas la cause de la vie humaine. L'économie dépend elle-même de bien des causes dont la principale est le *sens* que l'on donne à la vie de chaque être humain et des ensembles formés par les différents États. Déclarer d'emblée l'économie première, c'est s'interdire d'aller plus loin. Alors qu'en examinant les raisons profondes qui ont tari le développement démographique, on peut prendre conscience que les

dangers qui nous menacent tous sont d'un autre ordre.

Éliminons d'abord ce que je crois être une mauvaise raison. Elle vise le travail des femmes.

Les femmes qui travaillent seraient empêchées de porter et surtout d'éduquer leurs enfants. Que peut-on en penser ? Nous savons qu'en tout temps, les femmes qui en avaient besoin pour survivre, ont travaillé. Il en va de même aujourd'hui. Dans le passé, elles n'avaient pas renoncé à mettre au monde des enfants, en dépit de la pénibilité de certains travaux. Le monde a changé : il connaît d'autres difficultés.

Mais la France assure à chacune des soins médicaux et, pour les femmes, des congés de maternité. Il n'en reste pas moins qu'une femme qui travaille a moins de temps et de liberté d'esprit pour donner les soins attentifs que demande une famille. Mais celles qui ont encore envie d'en fonder une, quel que soit leur statut social, sont capables de mener de front métier et éducation des enfants. Évidemment avec plus ou moins de peine, selon la nature du métier et le nombre des enfants qui, d'ailleurs, n'arrivent pas tous à la fois, la plupart du temps.

Osons le mot : c'est un *idéal de vie* qui leur permet de faire face. Lorsqu'on déplore qu'une femme travaille, quand elle pourrait se permettre de rester chez elle, il ne faut pas oublier qu'au travail elle s'instruit, elle prend des responsabilités, elle s'ouvre à une culture plus approfondie. Elle est souvent plus vivante pour son foyer, grâce à l'ouverture à la vie que peut lui donner son métier. Des amitiés qu'elle noue à l'acquisition de nouvelles connaissances, en passant par les efforts nécessaires à tout apprentissage, c'est toute une

structure positive qui se forme en elle, encore plus riche si elle est mariée et qu'elle a des enfants. Ce qui ne signifie absolument pas que les femmes qui travaillent au dehors seraient supérieures à celles qui restent chez elles ni que ces dernières ne valent pas les autres, voire ne les dépassent pas. Chacune doit suivre sa vocation propre et s'épanouir sans souci de comparaison.

La raison fondamentale du déclin démographique est un état d'esprit très répandu aujourd'hui, habilement façonné depuis l'après-guerre : qu'a-t-on appris aux adolescentes et aux jeunes femmes, depuis plusieurs décennies, qui a provoqué, à leur insu, le mépris, la peur ou la dérision de la grossesse ?

Dans un livre qui devint la bible d'une époque et qui eut tant de succès que même les femmes qui ne l'avaient pas lu en furent imprégnées, on apprenait ce qu'était un enfant pour une femme qui en attend un. J'en donne rapidement un extrait parce que la thèse retenue a produit sur bien des femmes un effet déplorable qui, avec ou sans la connaissance du texte, a transformé les mentalités et le mal a progressé avec le temps... Pour la femme, *« la grossesse est un drame qui se joue entre soi et soi... le fœtus fait partie de son corps et c'est un parasite qui l'exploite ; elle le possède et elle est possédée par lui... elle est ballottée, violentée... son corps se replie sur lui-même dans les nausées et les malaises, elle forme avec cet enfant dont elle est gonflée un couple équivoque que la vie submerge ; prise aux rets de la nature, elle est plante et bête, une réserve de colloïdes, une couveuse, un œuf ; elle effraie les enfants et fait ricaner les jeunes gens, parce qu'elle est un être humain, conscience et*

liberté, qui est devenu un instrument passif de la vie ».

Vous avez reconnu *Le Deuxième Sexe* de Simone de Beauvoir, gros ouvrage en deux tomes, qui valut à son auteur célébrité, honneur et diffusion considérable. Ce chapitre intitulé « *La mère* » commence par une apologie de l'avortement. De père, il n'est pas question et la vision de la maternité est, vous venez de l'entendre, totalement négative. Le livre est paru en 1949. Moins de deux décennies après, le temps d'élever une génération, l'absurde révolte de mai 68 allait bouleverser profondément les idées et les mœurs.

Il en est sorti une justification insensée de l'individualisme. Or l'individualisme est un ennemi majeur de la natalité. Les femmes, en grand nombre - et les hommes avec elles -, ont confondu la liberté avec l'individualisme, d'où une subtile rupture entre l'homme et la femme, devenus deux individus qui n'avaient plus, *a priori*, d'intérêt commun. Il est vrai que chacun de nous est un individu. Mais, sans liens avec les autres, est-il possible de survivre en *être* que l'on peut dire *humain* ? Que l'égalité des devoirs et des droits soit commune à l'homme et à la femme n'implique pas la guerre des sexes, ni leur assimilation. Aujourd'hui, la justification déplorable de l'individualisme et de l'indistinction des sexes d'une part, de la primauté du plaisir sexuel devenu d'autre part le but de la vie, a barré la perspective d'un avenir construit dans l'espérance pour les générations suivantes. Aussi pouvons-nous avancer l'idée que le déclin démographique est peut-être moins imputable aux crises financières que nous avons traversées et que nous traversons encore, qu'à l'atmosphère de négativité qui asphyxie, en

Occident, les femmes – sans oublier les hommes – et qui fait redouter les naissances.

Il faut donc poser la question: qu'est-ce que mettre au monde un enfant ?

La réponse est simple : un enfant, c'est une espérance, un pari confiant sur l'avenir. Mais pour que naisse un enfant, il faut un homme et une femme. Or, en dépit des définitions fantaisistes qu'on donne de la famille, tout le monde sait bien que l'union de deux êtres différemment sexués est indispensable, mais ne suffit pas. Donner la vie, c'est prendre la responsabilité d'un nouvel être humain qui doit être élevé par un père et une mère pour avoir toutes les chances possibles d'être équilibré et heureux. La référence aux deux sexes est nécessaire parce que le nouveau-né, lui, est d'un seul sexe ; il doit pouvoir, en grandissant, se situer clairement dans son corps et dans le monde. Ces vérités évidentes semblent avoir disparu.

Dans le monde contemporain, on se marie peu, on divorce beaucoup ou bien on se « *pacse* » pour pouvoir se séparer plus facilement... et trop de femmes sont persuadées qu'elles ont le droit de donner la vie, en refusant de donner à l'enfant le père de cette vie. Elles éprouvent un désir d'enfant, ce qui est bien compréhensible, mais elles ignorent qu'un *désir* n'est en aucune façon un *droit*. S'il y a un droit, c'est, en l'occurrence, celui de l'enfant : il a droit à une famille complète, sans une amputation voulue par l'individualisme de sa mère. La stabilité de sa croissance ne peut qu'en souffrir. On ne fait pas un enfant pour soi. On le fait pour lui, en lui donnant toutes les chances de bien s'insérer dans la réalité d'un monde bisexué. L'égoïsme est le fruit détestable de l'individualisme. Il ignore, par définition, l'attention à autrui, fût-il son propre

enfant. Désirer un enfant est, nous l'avons dit, bien naturel, encore faut-il le désirer à deux, l'accepter tel qu'il est, l'aimer et l'éduquer à deux. Ces exigences ne sont plus admises ; alors on préfère ne pas procréer.

On ne peut pas faire semblant d'ignorer un problème d'autant plus grave que nous connaissons le sort innommable réservé aux personnes homosexuelles pendant des siècles. Faut-il ajouter à ce qui fut indigne, et qui alla jusqu'à la peine de mort, un crève-cœur, en leur refusant l'adoption d'un enfant ? La réponse est douloureuse, mais claire : deux hommes ou deux femmes, quels que soient leur désir et leur bonne volonté, ne sont pas un homme et une femme : ils ne sont pas de sexe différent. C'est à l'enfant qu'il faut penser, à son développement équilibré, pas seulement à soi, quand il s'agit d'un des devoirs les plus difficiles : élever un enfant en lui donnant toutes ses chances d'être aussi équilibré que possible.

Il faut ajouter que si l'enfant n'a pas été désiré, la légalité n'enlève pas à l'avortement son caractère criminel, sauf si la future mère est menacée de mourir de sa grossesse : il y a alors deux vies en présence, qui ne peuvent pas exister ensemble. Dans cette situation tragique, la mère seule a le droit légitime de choisir de vivre. Il en va de même dans certains cas où la mère serait portée à se suicider. Dans les autres cas, il faut se souvenir que, de l'embryon à l'enfant achevé, il y a un être humain fait pour vivre. Le droit désormais l'ignore, le cœur et le devoir devraient se le rappeler.

Nous savons que notre siècle encense démesurément un dieu qui, tel qu'il est conçu, se retourne contre la natalité : le dieu *plaisir*, lequel est pris avec n'importe quels partenaires (au pluriel),

dans n'importe quelles circonstances. Le plaisir, en soi, n'est pas blâmable et l'on peut très bien penser au contraire que l'enfant conçu dans le plaisir commun de ses parents aura vraisemblablement la chance d'être élevé dans la joie.

En revanche, les plaisirs mortifères, tels que trop d'adolescents, filles et garçons, les recherchent et les pratiquent, ne préparent pas à créer une famille. Il ne s'agit plus de dire : « *Il faut que jeunesse se passe* ». C'est la santé physique et morale que l'on détruit dans les rassemblements qui se multiplient avec alcool et drogues, sans parler des mœurs... et les regrets n'y feront rien. Dans un monde où la jeunesse et les adultes entendent les nouveaux prophètes prêcher le *néant* et acceptent passivement leur message, comment découvrir si la vie a un sens, s'il est opportun de la multiplier et de la respecter ? Le doute est compréhensible, quand les maîtres à penser propagent, comme des oracles, que la vie n'est qu'une *course au néant*. Le nombre de suicides de jeunes et de moins jeunes est révélateur.

De plus, la forte tendance qui pousse à travailler moins, depuis les trente-cinq heures, pour avoir plus de vacances, ne peut que détruire l'énergie, le courage de vivre et de donner la vie. Nous nous sommes créé un environnement dangereux : il ne s'agit pas de CO₂ ; il ne s'agit pas de pesticides ; il ne s'agit pas de nucléaire qui, soit dit en passant, est très bien protégé ; il s'agit d'un fléau qui sait parfaitement cacher sa nocivité, c'est *l'art de décourager* qui défigure, trop souvent, l'information. Les mensonges courent plus vite que la vérité, ils sont rarement démentis. Avec un moral livré au *Désenchantement du monde*, pour reprendre le beau titre d'un livre de Marcel Gauchet, beaucoup

d'hommes et de femmes pensent qu'ils n'ont pas le droit de procréer une nouvelle victime.

Enfin, il nous faut ajouter une raison majeure, vraisemblablement la plus forte, du déclin de la démographie : c'est le déclin des religions qui enseignent l'amour et la miséricorde de Dieu. Elles conduisent à aimer son prochain comme soi-même, pour l'amour de Dieu. Est-il possible à quelqu'un qui n'est rien, de s'aimer lui-même assez, pour aimer son prochain, en l'occurrence, un enfant ? Comment s'aimer et désirer un autre à aimer (que l'on peut éviter, puisqu'on en a tous les moyens) si l'on est un néant promis au néant ? On conviendra que la réponse ne va pas de soi. Mais il fallait poser la question, même si beaucoup trop de nos contemporains refusent de l'entendre.

La retraite des mères ou le plafond de silence

Dominique Marcilhacy

« *La honte du féminin a toujours hanté le féminisme* » écrivait Simone de Beauvoir. La vérité de cette assertion est particulièrement frappante s'agissant de la question des droits à la retraite des mères de famille.

Le débat qui s'est noué en 2009 autour de la réforme des deux ans de majoration de durée d'assurance par enfant accordés aux mères de famille par le régime général de la Sécurité sociale en était symptomatique. Réservé aux femmes, ce droit serait contraire à l'égalité des sexes prétendaient les tribunaux.

De part et d'autre de la classe politique et syndicale, on s'est alarmé, soulignant que les retraites des femmes sont bien inférieures à celles des hommes et que cette réforme ne ferait qu'aggraver l'écart. On s'est rassuré aussi : ces deux ans seraient un résidu du passé, de l'époque où les femmes restaient au foyer... situation qui devrait disparaître au fil des générations. On est convenu, enfin, d'aménager cette charité le temps qu'elle n'ait plus de raison d'être.

C'est mettre une chape de silence sur la véritable justification de la majoration de durée d'assurance. Comme le démontre notre étude parue dans la livraison de juillet-août de *Droit Social*, loin d'être une faveur, elle est une modeste rétribution d'un

travail colossal qu'on obtient gratuitement des femmes.

« Ce qui est inadmissible dans le rôle et le travail de mères à leur foyer, écrit Sylviane Agacinski, ce n'est nullement la nature de leurs tâches, mais qu'elles soient exigées gratuitement, et exclues du travail considéré comme productif. »

En consacrant de leur corps et de leur temps à la mise au monde et à l'éducation des enfants, les mères préparent les retraites de leur génération.

En répartition, en effet, les cotisations vieillesse payées par les actifs sont immédiatement dépensées par les retraités. L'argent aura disparu lorsque ces actifs seront devenus vieux. Ce qui prépare leur retraite, c'est l'argent que ces actifs investissent dans la génération à venir, au travers de leurs enfants ou des enfants des autres. Pourquoi ? Parce que ces enfants sont les futurs cotisants, ceux qui paieront la retraite de la génération de leurs parents. *« Chaque génération doit payer elle-même ses retraites, non par les cotisations, comme certains l'imaginent, mais par sa descendance »*. Tel est l'incontestable théorème d'Alfred Sauvy.

L'investissement dans la nouvelle génération représente, en France, 444 milliards d'euros de dépenses par an.

40 % de celui-ci est financé par l'impôt ou les cotisations sociales. Cet argent sert à payer l'instruction des enfants, leur couverture maladie, l'assurance maternité et les prestations familiales.

60 % de l'investissement dans les enfants est à charge de leurs parents. Il s'agit de l'argent dépensé pour les faire vivre (*net* des prestations familiales) et de la valorisation (au SMIC) des heures de travail domestique effectuées pour eux.

En contrepartie de cet investissement, les enfants d'aujourd'hui paieront les retraites de demain. Ils assureront aussi à leurs vieux parents une couverture santé.

Faute de voir cette réalité reconnue - et revendiquée par les féministes -, la contribution des mères est totalement passée sous silence et leur travail domestique exploité :

Cette mère aura passé 34 000 heures de sa vie à s'occuper de ses quatre enfants (payée au SMIC, ça ferait 396 000 euros). Évidemment, ce temps a été prélevé sur sa carrière professionnelle. Ses droits à pension ne seront que de 780 euros par mois. Les enfants élevés grâce à elle et à son mari verseront 1 130 900 euros de cotisations vieillesse. Le rapport entre ce que ce couple recevra des régimes de retraite et ce qu'il a payé à leur profit est de 77 %.

Père d'un enfant unique, cet homme jouira, pour sa part, d'une retraite de 1 820 € pour un investissement en temps de 2 100 heures (23 000 euros, payé au SMIC). Demain, son enfant et les autres enfants élevés grâce à sa contribution et celle de sa femme, rapporteront 586 000 euros de cotisations vieillesse. Le rapport entre ce que ce couple recevra des régimes de retraite et ce qu'il a payé à leur profit est de 174 %.

Comparons deux femmes :

Frédérique	Véronique
Mariée, sans enfant Profession intermédiaire	5 enfants, mariée Profession intermédiaire

<p>Activité professionnelle ininterrompue de 1981 à 2025</p>	<p>Activité professionnelle de 1981 à 1985 AVPF de 1985 à 2006⁵ Reste définitivement au foyer après la naissance du 2^e</p>
<p>Pensions de retraite</p> <p><u>Droits propres à 65 ans :</u> Retraite CNAV = 1 350 € Retraite ARRCO = 470 € Total mensuel = 1 820 € / mois</p> <p><u>Droits familiaux :</u> ✓ 0 € / mois</p> <p><u>Total des pensions (droits propres et dérivés) de la femme :</u> 478 300 €</p>	<p>Pensions de retraite</p> <p><u>Droits propres à 65 ans :</u> Retraite CNAV = 560 € Retraite ARRCO = 30 € Total mensuel = 590 € / mois</p> <p><u>Droits familiaux :</u> ✓ MDA : 90 € / mois ✓ 10% Régime Général : 54 € / mois ✓ AVPF : 325 € / mois ✓ 5% ARRCO : 10 centimes d'€ / mois</p> <p><u>Total des pensions (droits propres et dérivés) de la femme :</u> 228 546 €</p>
<p>Contribution de</p>	<p>Contribution de Véronique</p>

Frédérique et de son mari à la préparation de leur retraite : 296 500 €	et de son mari à la préparation de leur retraite : 1 147 000 €
Retraite totale du couple y compris sa couverture maladie : 958 000 €	Retraite totale du couple y compris sa couverture maladie : 728 500 € <i>dont 147 160 € de droits familiaux</i>
Cotisations des enfants éduqués grâce à ce couple ² : 326 300 €	Cotisations des enfants éduqués grâce à ce couple ² : 1 396 000 €

Les « *bonus enfant* » - appelés sans humour « *avantages familiaux* » - sont loin de compenser les mauvais taux de rendement de l'effort des mères (et des pères) de famille nombreuse.

Ces chiffres sont tellement choquants qu'il vaut mieux les taire. Dans un système où l'on compte pour « *du beurre* » l'effort éducatif des parents, on occulte totalement l'action des mères de famille.

Tant que la réalité du fonctionnement des retraites et l'apport des mères ne seront pas reconnus de façon sonnante et trébuchante, il est parfaitement hypocrite de prendre des poses avantageuses pour évoquer le « *plafond de verre* » et en appeler à la parité. Le plafond de verre, en

matière de droits à la retraite, est plutôt un plafond de silence.

Comment remédier à ces injustices ?

Si l'on estime déraisonnable d'augmenter les prestations familiales dans une proportion suffisante pour compenser convenablement leur coût pour les familles, il convient d'organiser un retour sur investissement équitable. Pour ce faire, trois axes de réforme sont proposés :

1. Réformer le mode d'attribution des droits à la retraite.

Les cotisations vieillesse qui servent à financer les pensions des retraités actuels doivent naturellement être maintenues. Toutefois, elles cesseraient de servir de base à l'attribution des points de retraite des actifs d'aujourd'hui.

Ces points de retraite seraient attribués en fonction de la contribution de chaque actif au renouvellement des générations. Cette contribution se ferait de deux manières : une partie payée « *en liquide* » sous forme de cotisations et d'impôts divers servant à financer la part « *collectivée* » de l'investissement dans la jeunesse (Éducation nationale, prestations familiales, assurance maladie des enfants), l'autre partie payée « *en nature* », sous forme de frais d'entretien des enfants et de travaux domestiques effectués par eux. Cette dernière part serait évaluée de manière monétaire de sorte que l'une et l'autre contributions donnent lieu à attribution de points de retraite.

Ainsi serait comptabilisé à sa juste valeur et justement rétribué l'investissement effectué aujourd'hui à fonds perdu. On notera que pareil système n'a pas d'incidence sur le montant des

prélèvements obligatoires. Les mêmes sommes continueront d'être versées au profit des retraités et de la jeunesse. Seul changera leur rôle dans l'attribution des droits à la retraite.

2. Instaurer justice et clarté dans le financement de l'investissement dans la jeunesse.

Celui-ci présente actuellement deux défauts :

- il n'est pas comptabilisé pour sa partie « *en nature* » ;
- il n'est pas individualisable pour sa partie « *en liquide* ».

Il ne peut donc, en l'état, servir de base à l'attribution des droits à la retraite. Il est en outre, pour sa partie en liquide, ressenti comme un des multiples prélèvements sociaux dont se plaignent les actifs.

Il importe donc que l'Éducation nationale, les prestations familiales, l'assurance maladie des enfants et l'assurance maternité soient financées par une cotisation unique dont trace figurerait sur le compte personnel de chaque actif.

Pour être aussi juste que lisible, cette « *cotisation jeunesse* » serait prélevée sur tout revenu (professionnel ou non) dès le premier euro avec un caractère progressif et un quotient familial adéquat.

De la sorte seraient à la fois obtenus la déconnexion tant souhaitée de la politique familiale et de l'entreprise, et un financement aussi productif qu'équitable de cette politique.

Enfin, une décrue du montant des prélèvements obligatoires serait amorcée car il serait absurde de faire payer une cotisation jeunesse à une famille pour la lui retourner sous forme de prestations familiales.

3. Instaurer un véritable statut social parental.

Si l'on admet que les actifs investissant dans la jeunesse remplissent une fonction au service de la société tout entière, un statut social leur est dû. Ce statut n'a pas de raison d'être rattaché à l'exercice d'une activité professionnelle puisqu'environ 60 % du service est extraprofessionnel.

Le fait d'élever des enfants donnerait droit, outre les points de retraite sus-évoqués, à une protection maladie pour le parent au foyer, à une protection contre l'invalidité ou le décès sous forme de rente éducation au profit des enfants. Enfin, la formation professionnelle serait de droit pour le parent qui souhaite reprendre une activité après quelques années au foyer.

La femme française moderne et la fécondité

Gabrielle Cluzel

Mon intervention sera brève. Elle n'est qu'un témoignage, un petit éclairage pragmatique pour tenter de mieux comprendre l'état d'esprit de la femme française moderne sur le sujet de la fécondité.

Pour mieux asseoir mon propos, je vais commencer par me présenter :

Après avoir fait un bac scientifique, une maîtrise de Sciences de Gestion à l'Université Paris-IX Dauphine et un DEA de fiscalité, j'ai travaillé dans un cabinet de recrutement anglo-saxon - ce que l'on appelle communément un chasseur de têtes.

Puis je me suis mariée et, ayant suivi mon mari dans ses mutations professionnelles, j'ai quitté ce cabinet de recrutement, écrit des livres et je suis à présent journaliste, je tiens la rubrique « *Femme & Famille* » pour le magazine *Monde & Vie*. Et je suis un peu reporter permanent si j'ose dire pour ma rubrique puisque j'ai six enfants âgés de 13 ans à 8 mois.

Six enfants, ce n'est pas tout à fait la norme pour une femme de ma génération. On me dit : « *Ah ! Vous aimez les enfants !* » C'est vrai, indéniablement. Mais pas plus que nombre d'autres femmes que j'ai rencontrées, que je continue de rencontrer. Toutes n'auraient pas fait le choix d'avoir six enfants mais elles en auraient sans doute un ou

deux de plus qu'elles n'en ont en réalité si elles ne se l'interdisaient pas.

Pourquoi donc se l'interdisent-elles ? Parce qu'elles pensent confusément, consciemment ou inconsciemment, que cela n'est socialement et financièrement pas permis.

On parle souvent de libération de la femme, de son droit à disposer de son corps. Je crois qu'il y a là un vrai sujet. Dans les sondages, une femme sur deux avoue qu'elle aurait aimé avoir un enfant de plus. Non, la femme n'est actuellement pas libre de disposer naturellement de son corps et de donner naissance au nombre d'enfants qu'elle souhaiterait au fond d'elle avoir. Les obstacles sont à la fois sociaux et financiers.

Les obstacles que j'appelle sociaux sont souvent d'ordre psychologique. Ils sont du registre de la culpabilité et de la dévalorisation.

La culpabilité d'abord : j'ai entendu nombre de femmes me dire, en voyant l'un ou l'autre de mes bébés : « *Ça fait envie ! J'en aurais bien un autre moi aussi... mais ce ne serait pas raisonnable* ». On aurait juré qu'elles parlaient de finir en cachette la boîte de chocolats de Noël. Comme si un bébé était un caprice honteux, comme si à l'ère de la maîtrise de la fécondité avoir un enfant supplémentaire était souvent perçu comme un acte irresponsable.

Un acte irresponsable sur le plan de la vie professionnelle puisqu'avoir un autre enfant impliquerait de la mettre entre parenthèses un certain temps, au moins le temps du congé maternité.

Un acte irresponsable financièrement : « *Nous n'avons pas les moyens d'avoir un autre enfant* ».

Un acte irresponsable vis-à-vis de cet enfant et du reste de la fratrie. Tout cela est une conséquence

indirecte de l'enfant roi. Si j'ai un enfant de plus, je ne serai pas une bonne mère, je n'aurai pas assez de temps à lui consacrer, et le temps que je lui consacrerai sera du temps que je ne donnerai pas aux autres. Matériellement, je ne pourrai pas lui offrir telle ou telle activité, etc.

Nombre de femmes arrivent donc à se convaincre que ce désir de bébé supplémentaire qu'elles ont au fond d'elles-mêmes est une envie coupable que la raison et le sens du devoir commandent de faire taire.

Parlons ensuite de la dévalorisation. Le statut de mère, et de mère au foyer - même transitoire le temps du congé maternité -, n'est pas valorisé du tout. Il est entendu que travailler, quelle que soit finalement la nature du travail, est follement plus amusant, enrichissant, épanouissant, exaltant que rester à la maison pour s'occuper de ses enfants. Ma coiffeuse, du reste, n'aime rien tant que le claironner à la cantonade : « *Oh ! moi, je ne pourrais jamais arrêter de travailler pour rester à la maison !* » Et moi, immanquablement, de me demander *in petto* comment on a pu à ce point dévaloriser la vie d'une mère au foyer ? Loin de moi l'envie, n'est-ce pas, de dénigrer le métier de coiffeuse mais en quoi courir au petit matin derrière le RER et rester toute la journée bras levés sous la lumière des néons à poser des bigoudis et des couleurs sur des têtes chenues serait follement plus excitant que se consacrer à l'éducation de ses enfants ?

Car il est indéniable qu'avoir un enfant implique de mettre, au moins un temps, sa vie professionnelle et sociale en sourdine. Les Rachida Dati qui reviennent ventre à terre, les jambes flageolantes sur les talons aiguilles et la cicatrice de la césarienne qui tire encore, ne sont pas légion.

Cette parenthèse plus ou moins longue dans la carrière est mal vécue et mal acceptée parce que notre monde dénigre de façon absolue le statut de femme au foyer. Les femmes au foyer, en réalité, n'ont pas d'existence. Jean-Paul II en parlant des femmes évoquait les « *sentinelles de l'invisible* », les femmes au foyer sont des « *sentinelles invisibles* ». Elles sont transparentes aux yeux de l'administration, elles n'ont pas de statut, ce sont des sortes de sous-femmes, elles sont comme réduites à une sorte de dhimmitude de fait, une dhimmitude à l'occidentale : on les tolère, mais c'est tout. La médecine du travail ne passe pas chez elles, on ne se demande pas si le fauteuil à leur poste de travail est bien ergonomique, et d'ailleurs on aurait tort de se le demander puisqu'elles n'ont pas de fauteuil, n'ayant pas le temps de s'asseoir. Combien de mes amies reconnaissent ne pas avoir leurs vaccinations à jour et n'avoir vu aucun médecin depuis leur dernier accouchement ? Du reste, elles n'ont pas de carte vitale propre et figurent sur celle de leur mari. Si elles élevaient les enfants des autres, imaginons par exemple un instant qu'elles fassent un échange standard avec leur voisine de palier - « *Tu gardes les miens, je me charge des tiens* » -, elles auraient dans ce cas un statut, une couverture sociale propre, une retraite d'assistante maternelle. Parce que les enfants dont elles s'occupent sont les leurs, elles sont comme punies. Elles n'ont droit à rien, aucune reconnaissance matérielle ou sociale, et les enfants qu'elles ont mis au monde paieront les retraites des autres.

Méconnues par l'État et l'administration, sans ressources propres à une époque où l'on ne vaut que par ce que l'on gagne et donc ce que l'on consomme, elles sont méprisées.

C'est devenu une sorte d'implacable réalité. Dans un dîner en ville, une femme au foyer - qu'elle soit normalienne, agrégée de ce que l'on veut ou bac + 25 - sera regardée avec condescendance car supposée avoir une vie inintéressante, prise pour une tarte par ses paires « *actives* », même si celles-ci ne sont que standardistes ou hôtesse d'accueil.

Une de mes amies me confiait ne pas vouloir dire clairement qu'elle était femme au foyer, elle préférait se présenter « *en congé parental* », parce que cela avait un côté moins définitif donc moins dévalorisant.

De la même façon, une connaissance m'avouait qu'elle ne voulait plus figurer dans l'annuaire de son école de commerce. Elle avait honte de sa carrière morcelée moins brillante que celle de ses condisciples. Le fait qu'elle ait eu plus d'enfants que ces dernières ne suffisait pas, tant s'en faut, à lui rendre sa fierté. Un beau bébé, dans la balance de la société française, ne fait pas le poids avec une jolie progression dans un organigramme.

Culpabilité et dévalorisation sont donc un frein à la maternité. Pour finir sur le sujet, il faut évoquer en quelques mots le cas un peu particulier des familles très nombreuses qui sont en permanence jugées et jaugées et doivent faire face aux clichés que véhicule la société à leur endroit. On considère que c'est leur choix, un choix un peu loufoque qu'elles doivent assumer sans droit à l'erreur. Tout le monde les attend au tournant, et ce n'est pas toujours facile à vivre.

Un enfant qui a quelques difficultés scolaires et qui appartient à une famille nombreuse est un enfant qui souffre parce que sa mère n'a pas assez de temps à lui consacrer.

Un bouton manquant sur la robe d'une écolière issue d'une famille nombreuse signe une fillette négligée dont la maman n'a pas le temps de reprendre les vêtements.

Une mère de famille nombreuse qui a l'air fatigué est une femme sacrifiée qui enchaîne les grossesses sans penser à son propre épanouissement.

Culpabilité et dévalorisation sont donc mortifères pour la maternité.

Que faut-il faire ? Changer les mentalités bien sûr. Mais comment ?

Je pense tout d'abord, mais cela a déjà été dit, en réformant la presse féminine. On parle souvent d'un autre Yalta selon lequel la droite aurait gardé pour elle l'économie et aurait laissé l'éducation et la culture à la gauche. Je crois qu'il y a eu aussi un Yalta de la presse.

La presse favorable à la famille a négligé la presse féminine et l'a abandonnée à d'autres, laissant véhiculer une image de la femme idéale laissant peu de place à la maternité.

Il faut donc reconquérir la presse féminine.

Il faut aussi, je crois, et cela est vraiment rendu possible par Internet, casser ce mur de Berlin entre femme au foyer et femme active. On assiste actuellement à l'émergence des « *mampre-neurs* », ou « *mumpreneurs* » en anglais, des femmes qui profitent de leur congé parental pour réfléchir à ce bouleversement qu'a été pour elles leur maternité et trouver une activité compatible avec ce nouvel état et leur laissant la possibilité de voir grandir leurs enfants.

La plus emblématique est Margaret Milan, fondatrice du catalogue Éveil et Jeux, mais elle n'est pas la seule et c'est un véritable phénomène de société. La loi de janvier 2009 autorise du reste la

création du statut d'autoentrepreneur, et beaucoup de femmes profitent de cette loi et de l'opportunité qu'offre Internet pour travailler à leur rythme en fonction de leurs disponibilités tout en restant au cœur de leur famille. Se développe ainsi un très large panel de temps partiels, qui fait la jonction, le pont en quelque sorte, entre le statut de femme au foyer et le statut de femme active. Il y a désormais les femmes actives au foyer !

Il ne faut pas sous-estimer les embûches - superposition des sphères familiales et professionnelles, solitude dans le travail... -, mais cette flexibilité professionnelle est une réelle aspiration des femmes, ce sont elles qui ont vraiment forcé les portes du système puisque le Conseil économique et social, dans un rapport publié en octobre dernier sur l'entrepreneuriat féminin, a dû concéder que les femmes n'étaient pas du tout assistées dans leur démarche et qu'il était difficile de s'y retrouver.

C'est une piste intéressante pour réconcilier femmes actives et femmes au foyer, les aider à concilier pleinement aspirations familiales et professionnelles et leur permettre de gagner leur vie.

Tout ceci nous amène en effet à parler des difficultés financières qui sont elles aussi un obstacle à la maternité.

Les allocations familiales proprement dites, versées à partir du deuxième enfant, sont, disons-le, ridiculement faibles. Mon aînée a 13 ans, le supplément accordé par la CAF pour un nouvel enfant à l'époque était au moment de sa naissance de 1 000 francs, il est aujourd'hui, je l'ai constaté pour mon dernier bébé, de 158,78 euros, donc, on le voit, peu ou prou le même montant. Sachant qu'un

paquet de couches pour une semaine coûte 12 euros en moyenne (soit près de 50 euros par mois) et un pot de lait maternisé 15 euros environ (60 euros par mois), on arrive à 110 euros mensuels juste pour le lait et les couches... Il est évident que le montant alloué est vraiment dérisoire !

La plupart des autres aides versées par la Caisse d'allocations familiales sont soumises à conditions de ressources - l'allocation de rentrée scolaire, le complément familial, les aides au logement -, ce qui les rend constitutives d'une politique « *sociale* » mais certainement pas « *familiale* ».

Il existe malgré tout un congé parental rémunéré qui n'est pas soumis à condition de revenu : le complément de libre choix d'activité, versé en cas de réduction ou de cessation d'activité professionnelle. Les mères peuvent opter entre un congé « *court* » (un an) rémunéré de façon assez conséquente, et un congé « *long* » (trois ans) moins bien rétribué.

Il a manqué être supprimé l'an dernier dans sa version longue, ce qui aurait été un réel préjudice pour les femmes, même s'il n'est pas parfait : il autorise une reprise à temps partiel du travail, mais il reste malgré tout assez rigide, et n'est offert qu'aux salariées.

Il pourrait être étendu aux mampreneurs dans une version plus souple, modulable, pour leur donner un coup de pouce au démarrage de leur activité par exemple.

Mais il y a tant d'autres initiatives concrètes que l'on pourrait imaginer !

Prenons le problème bien terre-à-terre du véhicule. Les familles sont obligées de changer de voiture dès le quatrième enfant puisque tous les voyageurs désormais doivent avoir leur place et être

attachés. Mais les monospaces sont très onéreux ! La perspective de l'achat de cette voiture peut, je vous l'assure, être un obstacle à la décision d'avoir un enfant supplémentaire. Pourquoi ne pas concevoir une aide financière spécifique, que l'on ne pourrait allouer, avec justificatif à l'appui, qu'à l'achat d'un nouveau véhicule plus spacieux ? Une mesure qui aurait en plus l'avantage de soutenir le marché automobile.

Le sujet est vaste, les mesures économiques qui pourraient être prises pour favoriser les grandes familles sont nombreuses. Au-delà de l'aspect purement matériel, ces avantages contribueraient de façon secondaire, par la reconnaissance sociale dont ils seraient la preuve (cela nous ramène à ce qui a été dit plus haut), à revaloriser le statut, l'image, l'identité de la mère de famille.

Mais plus que des idées, il faut une volonté.

Volonté de lever les obstacles sociaux et psychologiques, volonté de surmonter les obstacles financiers.

Las, cette volonté, de toute évidence, n'est pas encore palpable actuellement.

Conclusion

Les femmes sont-elles coupables ou responsables ? Ou tout simplement victimes ?

Yves-Marie Laulan

Les femmes sont-elles coupables ou responsables du déclin démographique ? Un petit peu des deux sans doute. Mais ne sont-elles pas avant tout victimes, victimes de l'air du temps ?

Car on constatera un contraste frappant entre les femmes de plus de 35 ans, restées largement fidèles aux conceptions traditionnelles en matière de maternité et de natalité et la génération dite moderne, des moins de 35 ans, imbues des idées et pénétrées des valeurs véhiculées par les médias. Les premières restent largement attachées à la maternité alors que les secondes s'intéressent surtout à la sexualité qui en est, de nos jours, le condiment obligé. C'est la version moderne de *Lysistrata*⁸, mise à la sauce démocratique⁹ et libertaire.

Dès lors, la société ne va-t-elle pas périr par les femmes qui, en trop grand nombre, et à l'instigation de certains « *leaders* » d'opinion, refusent de donner la vie ?

⁸ Est-il besoin de rappeler la comédie satirique d'Aristophane qui voyait les femmes se refuser à leurs maris pour obtenir la paix dans le Péloponnèse.

⁹ La démocratie est la loi du plus grand nombre. Nul n'échappe aux images porteuses de comportements et de valeurs imposées par les médias.

À cet égard, on assiste à ce que l'on pourrait définir comme un détournement de concept. En d'autres termes, la liberté accordée aux femmes d'avoir des enfants est de nos jours essentiellement interprétée comme la liberté de ne pas en avoir. La femme devenue maîtresse de son corps grâce à la contraception (et à l'avortement, hélas) en est devenue l'esclave. D'où le déclin démographique d'aujourd'hui. C'est la dialectique du maître et de l'esclave.

Les femmes ont acquis la liberté, et ses aménités, sans pour autant en accepter le prix, à savoir les responsabilités sociales qui l'accompagnent obligatoirement.

À quoi cela tient-il donc ? À des facteurs matériels, la contraception comme on l'a vu. Mais les facteurs spirituels – ou plus exactement leur absence – ont joué un rôle essentiel.

Il faut y voir, sans doute et avant tout, la disparition du sens de la transcendance, à savoir le souci de vivre au-delà du moment présent et des individus que nous sommes. Or l'enfant, au sein de la famille, est précisément la seule passerelle que l'homme peut jeter entre le passé et un futur par définition inconnu, le seul véhicule inventé à ce jour pour dépasser l'instant présent et se survivre à soi-même¹⁰. Ajoutons au passage que s'expliquent ainsi les attaques forcenées contre l'Église catholique qui dérange, qui interpelle, qui remet fâcheusement en question les certitudes confortables et sécurisantes apportées par les médias complaisants.

Ajoutons d'ailleurs qu'à l'irresponsabilité, plus récente, de la femme, fait écho l'irresponsabilité, plus fréquente encore, de l'homme, devenu trop

¹⁰ En dehors de l'espoir de la vie éternelle pour le croyant, bien entendu.

souvent le partenaire réticent et peu fiable dans le couple, « *celui-qui-refuse-l'enfant* ». Car l'enfant, surtout s'il est multiple, est gênant dans le couple, par sa seule présence, par son bruit, son coût, ses besoins et ses exigences toujours croissantes avec l'âge. Comment concilier l'enfant et les vacances au Club Med et le voyage aux Iles Galapagos ? Ce n'est pas chose aisée dans une société hédoniste perpétuellement à la recherche de plus de commodité et de confort.

Mais ce n'est pas tout. La sacralisation du corps de la femme, omniprésent dans l'image, s'impose comme source de plaisir narcissique pour soi-même et de plaisir partagé pour l'homme, partenaire d'un instant, corps qu'il faut donc bien se garder de déformer par une grossesse intempestive.

À cela s'ajoutent le travail, choisi ou subi, et la poursuite de la carrière, soucis qui priment parfois le désir de la maternité.

Pour comble, soulignons l'imposture intellectuelle qui s'empare avec le plus grand sérieux des concepts les mieux établis pour les déformer jusqu'à la caricature la plus risible. Il en va ainsi de la juste poursuite des droits de la femme poussée jusqu'à absurde par la négation de la différenciation biologique. La révolte de la femme contre son propre corps et ses servitudes biologiques débouche ainsi sur la notion d'un être mi-homme mi-femme, ou plus précisément, ni homme ni femme, dont l'âme et la spiritualité lui ont été ôtées. D'où le processus latent de déshumanisation de l'humanité qui menace l'espèce humaine tout entière¹¹.

¹¹ Ceci étant, ne nous faisons aucune illusion. Car il y a un écart béant entre « *le discours et la réalité* ». Le discours, ce sont ces divagations ultrasophistiquées d'une poignée d'intellectuelles névrotiques et de « *dames de la haute* » avides de pouvoir et de reconnaissance sociale. La réalité, c'est le sort d'une majorité de

Dans ce contexte mortifère, comment sauver la famille nombreuse, pourtant seul pôle positif, seule bouée de sauvetage dans une société qui fait naufrage dans l'indifférence ou l'autosatisfaction ? Le problème majeur de la famille nombreuse dans l'opinion publique est que son image a été fâcheusement brouillée, voire défigurée par un amalgame trop facile avec les excès de certaines familles d'origine étrangère, notamment polygames. C'est ainsi que certains abus en matière de fraude à l'aide publique ont été complaisamment montés en épingle dans les médias. Il ne sera guère aisé d'y porter remède dans le contexte juridique actuel.

Tout ce qui précède débouche sur une simple et naïve interrogation : comment en est-on arrivé là ? Comment la nation qui avait émergé de la terrible épreuve de la guerre, meurtrie, mais vivace, dans les années quarante, a-t-elle pu devenir cette société frileuse, égoïste, vouée à l'hédonisme dont on ne peut qu'appréhender la ruine ? Le mystère demeure entier. Comme si notre société avait secrété discrètement au fil des ans des toxines mortifères qui ont fini peu à peu par empoisonner le corps social tout entier, jusqu'à risquer de l'anéantir.

À partir de là, où va-t-on ? Eh bien, vraisemblablement nulle part. Autant regarder les choses en face. Il faut entendre par là la quasi-certitude de la disparition progressive de notre société telle que nous la connaissons aujourd'hui et telle qu'elle a été patiemment façonnée au cours des siècles passés.

En effet, les phénomènes démographiques ont ceci de fâcheux qu'ils revêtent toujours un caractère inévitable, irrépressible et irréversible. C'est le

femmes accablées par un quotidien trop pesant.

Léviathan des temps modernes. Autant vouloir dresser un barrage contre le Pacifique¹². Sauf miracle. Mais les miracles sont rares, voire inexistants en matière démographique.

Nos sociétés sont donc condamnées à disparaître à plus ou moins long terme et à laisser la place à d'autres populations plus fécondes et, surtout, plus soucieuses de vivre et de survivre¹³.

Un tel aboutissement répond aux vœux implicites d'une partie de nos élites tant il est avéré que notre époque est traversée par de puissants courants suicidaires¹⁴ dont l'on trouve des manifestations multiples dans les domaines les plus divers¹⁵.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait mieux conclure qu'en citant le dernier ouvrage du regretté Pierre Chaunu, le grand démographe récemment disparu, *La Femme et Dieu*, où il évoque la femme en des termes bouleversants : « *La femme, prêtresse et prophétesse, en raison de son rapport intime avec la vie et aussi avec la mort* ». Et de s'interroger avec angoisse : « *Voyez-vous quel est aujourd'hui le rôle de la femme dans le dialogue avec Dieu ? Le voyez-vous en ces temps où elle vient de prendre le*

¹² On reconnaîtra sans peine le titre d'un célèbre ouvrage de Marguerite Duras.

¹³ Sur la base des tendances démographiques actuelles, la population d'origine est appelée à devenir faiblement majoritaire, puis minoritaire dans la deuxième moitié de ce siècle. Mais peut-être n'est-ce nullement un drame. Après tout, les chrétiens du Liban et les coptes d'Égypte s'accommodent fort bien d'une telle situation.

¹⁴ Comme la Grèce du II^e siècle avant J.-C. et la Rome du III^e siècle après J.-C. Car les nations meurent aussi.

¹⁵ Il n'échappera à personne que le malthusianisme viscéral de notre société se dissimule prudemment sous le blanc manteau de l'écologie. Il en va de même de l'homosexualité désormais célébrée comme valeur sociale consacrée.

pouvoir, puisqu'avec la contraception, elle détient seule le secret du code qui permet de transmettre la vie ? » Pour terminer enfin sur une note grave : « Le monde est condamné si la femme répudie son désir d'enfant ».

Notre monde n'en est peut-être plus très loin. Mais si l'espoir est humain, l'espérance, elle, est divine.

Annexe 1

Déclin démographique et allongement de la durée de la vie

Marie Demay

Les changements des données démographiques au cours du dernier demi-siècle sont tellement révolutionnaires qu'il est tout à fait impossible de les appréhender correctement car nous n'avons aucun recul aujourd'hui.

L'allongement de la durée de la vie est particulièrement spectaculaire : nous avons de plus en plus de chance de devenir *centenaires*. Il est loin le temps de Balzac où la femme de trente ans était déjà âgée... comme une femme de cinquante ans de nos jours ? Ou plutôt comme une femme de soixante ans ?

Vingt-cinq ans, c'est la durée moyenne d'une génération. Nous avons donc une génération de gagnée d'avance. Pourquoi se précipiter à faire des enfants dès l'âge du mariage, avant vingt ans, comme c'était la norme au cours des siècles derniers et encore maintenant dans les pays « *en voie de développement* ».

Dans l'économie traditionnelle de la famille, on comptait trois générations totalement interdépendantes !

Les grands-mères étaient essentielles pour s'occuper des bébés et des enfants en bas âge, pendant que les parents travaillaient dur toute la journée. Les grands-pères aussi, mais ils avaient

souvent des accidents et une fin de vie précoce. De toute façon, toute la famille vivait sous le même toit.

Nous en sommes, au mieux, à la famille nucléaire, quand ce n'est pas à la famille monoparentale. L'heureux retraité se doit d'organiser sa vie « *égoïstement* », sans encombrer la vie suroccupée de ses enfants qui vivent loin du village natal... L'indépendance des uns par rapport aux autres est devenue de règle et c'est la meilleure garantie du maintien de liens de bonne qualité entre eux.

Enfin, comme la mobilité du travailleur est essentielle de nos jours, les parents savent qu'ils trouveront sur place des structures adaptées aux besoins de leurs petits.

La politique de dénatalité depuis les années soixante

La réduction du nombre d'enfants par couple a fait l'objet dans de nombreux pays d'une politique de diminution de la natalité avec des sanctions plus ou moins opérantes.

On en mesure actuellement l'impact en Chine ou en Inde, où le prorata de mâles est nettement plus élevé que celui des femmes : l'infanticide des filles y est encore très largement pratiqué.

Cette crainte de la surpopulation sur notre petite Terre s'est implantée dans les esprits et demeure vivace en ces temps de pauvreté et de sous-alimentation de millions d'êtres humains.

La mortalité infantile

Il a fallu attendre les découvertes des hygiénistes au cours du XIX^e siècle pour enrayer ce fléau de la perte des enfants en bas âge : les familles nombreuses ne pouvaient espérer qu'un certain pourcentage de survie à l'âge adulte.

Ces deuils, si douloureux pour les parents, pèsent encore sur la mentalité des jeunes couples même s'ils sont assurés de l'excellence de la médecine périnatale....

La génération inoxydable

Il est beaucoup trop tôt pour mesurer l'impact de la qualité des soins médicaux sur les mentalités de notre génération. Jusqu'où va le droit à la santé ?

Et donc la prévention doit prémunir des pandémies et autres risques ?

Tout cela engendre ce que j'appellerai le « *jeunisme* » : la croyance et le droit à une jeunesse qui, sans se dire éternelle, se sent immortelle...

Dans ce cas, pourquoi prévoir des remplaçants ?

Annexe 2

Le déclin démographique en chiffres

Philippe Bourcier de Carbon

Bibliographie

Philippe Bourcier de Carbon : « *Que pouvons-nous savoir de la population d'origine africaine résidant aujourd'hui en Métropole ?* », actes du colloque du 18 juin 2002 de l'Institut de Géopolitique des Populations (IGP), *La France en 2002 : bulletin de santé démographique*, Paris, 18 juin 2002, revue de l'IGP, n°8, 2° trimestre 2002, pages 129-151, Paris, IGP, janvier 2003.

Philippe Bourcier de Carbon : « *Essai de projection des populations d'origine étrangère, résidentes en Métropole, observées au Recensement Général de la Population du 08 mars 1999* », pages 159-189 des actes du colloque de l'Institut de Géopolitique des Populations (IGP) *Ces migrants qui changent la face de l'Europe*, Paris, L'Harmattan-IGP, avril 2004.

Philippe Bourcier de Carbon : « *Des indices de fécondité différenciés selon les communautés d'origine : facteurs et conséquences* », pages 57-90 des actes du colloque de l'Institut de Géopolitique des Populations (IGP) *Peut-on se satisfaire de la natalité en France et en Europe ?*, Paris, L'Harmattan-IGP, juin 2006.

Philippe Bourcier de Carbon : « *Entre inversion de la pyramide des âges et montée du vote communautaire : les mutations du corps électoral métropolitain de 2005 à 2050, et le blocage des possibilités de réforme* », pages 121-172 des actes

du colloque de l'Institut de Géopolitique des Populations (IGP) *Vieillesse mondiale et conséquences géopolitiques*, Paris, L'Harmattan-IGP, septembre 2007.

Philippe Bourcier de Carbon : « *L'Implosion démographique européenne face à l'explosion démographique africaine : l'Afrique déborde-t-elle sur l'Europe ?* », pages 11-63 des actes du colloque de l'Institut de Géopolitique des Populations (IGP) *L'Europe face à l'Afrique*, Paris, L'Harmattan-IGP, mai 2010.

**Extraits de la conclusion de la dernière
référence**

*30. Projection 100 000 de la population des
ménages immigrés Afrique + Turquie*

RESUME des Projections des Populations des ménages immigrés, résidentes en Métropole en 1999*							
Afrique+Turquie							
Années	1999	2005	2010	2020	2030	2040	2050
dans l'année :							
Naissances	96 917	124 674	146 802	190 217	245 018	314 472	
Soldes Migr.	100 000	100 000	100 000	100 000	100 000	100 000	
POPULATION (milliers)							
ENSEMBLE	4 259	5 403	6 461	8 825	11 531	14 719	18 442
-15	1 176	1 498	1 747	2 421	3 105	3 980	5 030
18 +	2 871	3 792	4 420	6 017	7 905	10 084	12 575
20 - 59	2 381	3 019	3 477	4 541	5 772	7 153	8 722
20 - 39	1 320	1 682	1 953	2 536	3 202	4 007	4 913
50 +	785	1 114	1 420	2 103	2 957	3 943	5 054
60 +	353	536	739	1 232	1 797	2 509	3 319
75 +	52	94	155	328	604	949	1 308
FEMMES	1 955	2 540	3 086	4 322	5 750	7 426	9 358
-15	573	745	883	1 236	1 587	2 035	2 573
18 +	1 279	1 696	2 061	2 889	3 898	5 056	6 356
20 - 59	1 095	1 443	1 692	2 197	2 817	3 533	4 353
20 - 39	658	823	951	1 237	1 591	2 022	2 488
50 +	255	427	606	993	1 455	2 000	2 573
60 +	117	182	269	569	910	1 310	1 733
75 +	24	39	62	132	298	536	739
15 - 49	1 127	1 367	1 597	2 093	2 698	3 392	4 212
25 - 39	499	606	739	941	1 169	1 489	1 828
dont POPULATION ACTIVE (milliers)							
ENSEMBLE	1 768	2 186	2 523	3 249	4 086	5 026	6 087
20 - 59	1 697	2 100	2 410	3 105	3 897	4 773	5 783
20 - 39	920	1 155	1 358	1 729	2 151	2 678	3 259
50 +	350	440	503	639	848	1 043	1 246
60 +	46	62	78	101	129	177	208
FEMMES	629	805	938	1 193	1 497	1 854	2 267
20 - 59	613	786	909	1 144	1 436	1 775	2 172
20 - 39	387	473	549	690	875	1 113	1 351
50 +	66	113	155	200	255	304	357
60 +	7	10	16	32	38	51	58
15 - 49	563	691	783	993	1 243	1 551	1 910
25 - 39	318	380	459	566	696	889	1 075
dont CHÔMEURS (milliers)							
ENSEMBLE	567	715	831	1 086	1 385	1 723	2 103
20 - 59	545	688	795	1 042	1 325	1 643	2 004
20 - 39	324	416	487	630	795	993	1 220
50 +	99	126	145	186	251	314	382
60 +	12	16	20	24	33	45	55
FEMMES	242	312	367	476	607	762	939
20 - 59	236	306	357	460	587	735	906
20 - 39	158	197	231	297	381	485	596
50 +	22	38	52	67	87	107	129
60 +	2	2	4	7	9	12	14
15 - 49	220	274	315	409	520	655	810
25 - 39	127	155	189	239	297	379	465
Populations Etrangères et Françaises par Acquisition au 08/03 en âges révolus. Pour ces populations, les années civiles du tableau courent du 08 mars au 07 mars de l'année suivante. Sources INSEE : Populations résidentes au RGP du 8 mars 1999, mortalité (1999-2050), fécondité 1998-1999, constante. Sources INED : "Flux d'immigration en France 1994-1999". (*) Effectifs du RGP de 1999 redressés selon l'enquête INSEE post-censitaire du RGP de 1990 (Départs 1990-98 = 20%Entrées)							

31. Croissance des parts selon l'âge dans la population métropolitaine des populations des Ménages Immigrés originaires d'Afrique et de Turquie)

Naissances vivantes en Métropole					
Année	Total des Naissances (Métropole)		Naissances en Métropole de la Population des Ménages Immigrés provenant d'Afrique et de Turquie		
	Effectifs	Indices	Effectifs	Indices	Proportions
1999	744 791	96	96 917	96	13%
2000	774 782	100	101 224	100	13%
2001	770 945	100	105 704	104	14%
2002	761 630	98	110 345	109	14%
2003	761 464	98	115 115	114	15%
2004	767 816	99	119 917	118	16%
2005	774 355	100	124 674	123	16%
2006	796 896	103	129 312	128	16%
2007	786 000	101	133 803	132	17%
2008	801 000	103	138 175	137	17%
2005-1999	29 564	4	27 757	27	94%
2008-1999	56 209	7	41 258	41	73%

Sources : "Essai de projection des Populations d'origine étrangère résidentes en Métropole" PBC, IGP l'Harmattan 2004

32. Essai de projection des populations des ménages immigrés

Projection des Populations des Ménages Immigrés observés au recensement de 1999								
Effectifs en milliers	2010	2020	2030	2040	2010	2020	2030	2040
Maghreb	4 523	5 736	6 918	8 831	100%	127%	153%	195%
Autre Afrique	1 292	2 294	3 575	4 563	100%	178%	277%	353%
Total Afrique	5 815	8 031	10 493	13 394	100%	138%	180%	230%
Turquie	646	794	1 038	1 325	100%	123%	161%	205%
Afrique+Turquie	6 461	8 825	11 531	14 719	100%	137%	178%	228%
Solde annuel migratoire global constant (Afr.+Tur.) estimé à +100.000								
Fécondité globale (Afr.+Tur.) constante, estimée à 2,9 enfants par femmes								

Cependant, si l'on cherche à détailler l'évolution de cette population des ménages immigrés en provenance d'Afrique et de Turquie pour les trois décennies qui nous séparent encore de l'année 2040, en isolant ses composantes turques, maghrébines, et d'Afrique subsaharienne, selon leurs disparités en termes de flux annuels d'entrées étrangères régulières (cf. tableau n°26 précédent), comme de niveaux de fécondité (cf. tableau n°27 précédent), on peut évaluer à 4,5 millions la population aujourd'hui des ménages immigrés originaires du Maghreb et observés en métropole en 1999, à 1,3 million aujourd'hui celle qui est originaire d'Afrique subsaharienne, et 0,7 million celle qui est originaire de Turquie.

Comme le montre le tableau n°31, de ces trois composantes, c'est la part de cette population qui est originaire des pays d'Afrique subsaharienne qui connaît la croissance démographique la plus vive, ses effectifs établis en métropole devant être multipliés par un facteur supérieur à 2,7 au cours des vingt prochaines années, en raison, d'une part de sa très forte fécondité (supérieure à 3 enfants par femme), mais surtout du rythme explosif des

entrées étrangères régulières annuelles en métropole en provenance de ces pays.

Conclusion : en raison de la jeunesse et de la croissance des flux des immigrantes, c'est l'immigration qui est - avant la fécondité - le premier facteur de croissance de ces populations des ménages immigrés installés en France métropolitaine.

Rappelons en effet - en raison de son extrême importance - la conclusion générale de la communication que nous avons présentée⁹ au colloque de l'IGP en 2006, laquelle soulignait la prédominance de l'impact de l'intensité des flux migratoires sur celui du niveau de la fécondité sur les effectifs des populations des ménages immigrés en provenance d'Afrique et de Turquie résidant en France métropolitaine.

En comparant en effet les résultats de quatre variantes de projection avec ceux de la projection de référence (solde migratoire annuel + 59 000 par an, fécondité de 2,9 enfants par femme), il s'avère :

1. dans le cas d'une fécondité de strict remplacement des générations depuis le recensement de 1999,

- que les naissances seraient réduites de 29 % en 2005, et de 41 % en 2030,

- que la population serait réduite de 3 % en 2005, et de 15 % en 2030,

- que la population active serait réduite de 0 % en 2005, et de 7 % en 2030,

- que la population au chômage serait réduite de 0 % en 2005, et de 8 % en 2030 ;

2. dans le cas d'un solde migratoire annuel nul depuis le recensement de 1999,

- que les naissances seraient réduites de 16 % en 2005, et de 33 % en 2030,

- que la population serait réduite de 8 % en 2005, et de 29 % en 2030,

- que la population active serait réduite de 9 % en 2005, et de 33 % en 2030,

- que la population au chômage serait réduite de 11 % en 2005, et de 35 % en 2030 ;

3. dans le cas d'un solde migratoire annuel de 100 000 personnes depuis le recensement de 1999, proche de la réalité moyenne récemment constatée (cf. supra),

- que les naissances sont augmentées de 11 % en 2005, et de 23 % en 2030,

- que la population est augmentée de 5 % en 2005, et de 20 % en 2030,

- que la population active est augmentée de 7 % en 2005, et de 23 % en 2030,

- que la population au chômage est augmentée de 7 % en 2005, et de 24 % en 2030 ;

4. dans le cas d'un solde migratoire annuel de 120 000 personnes depuis le recensement de 1999, supérieur certes à la réalité récemment constatée depuis 1999 (cf. supra), mais qui pourrait bien s'avérer réaliste si les flux des entrées étrangères en provenance de ces pays poursuivent pour quelque temps encore leur vive ascension à l'avenir,

- que les naissances seraient augmentées de 16 % en 2005, et de 34 % en 2030,

- que la population serait augmentée de 8 % en 2005, et de 30 % en 2030,

- que la population active serait augmentée de 10 % en 2005, et de 34 % en 2030,
- que la population au chômage serait augmentée de 11 % en 2005, et de 36 % en 2030.

Compte tenu de l'importance caractéristique de la part des jeunes femmes dans les flux des entrées étrangères en provenance d'Afrique et de Turquie qui influe directement et immédiatement sur la natalité de la population des ménages immigrés originaires de ces pays, ces comparaisons illustrent bien l'impact décisif de l'intensité de l'immigration dans la dynamique démographique de cette population qui peut doubler en nombre en une vingtaine d'années.

Table des matières

Liste des auteurs.....	5
En guise de prologue.....	7
Christian Vanneste Ouverture.....	9
Yves-Marie Laulan Introduction : mais y a-t-il vraiment déclin démographique ?	17
Marie-Thérèse Hermange Le monde politique et les élus devant les problèmes démographiques, la vie de famille et la condition des mères de famille.....	21
Hélène Richard Comment concilier maternité et engagement politique : la place et le rôle de l'homme dans le couple et la vie de famille.....	27
Jeanne Smits Image de la maternité dans la presse.....	45
Joëlle-Anne Robert La femme au foyer : une réponse légitime au déclin démographique	61
Catherine Rouvier Les mutations récentes de l'idée de maternité et les conséquences sur la fécondité.....	77
Janine Chanteur Pourquoi le déclin démographique ?.....	89
Dominique Marcilhacy La retraite des mères ou le plafond de silence.....	97
Gabrielle Cluzel La femme française moderne et la fécondité.....	105
Yves-Marie Laulan Conclusion : les femmes, coupables ou responsables ? Ou simplement victimes ?	113
Marie Demay Annexe 1 : déclin démographique et allongement de la durée de la vie	119
Philippe Bourcier de Carbon Annexe 2 : le déclin démographique en chiffres....	123